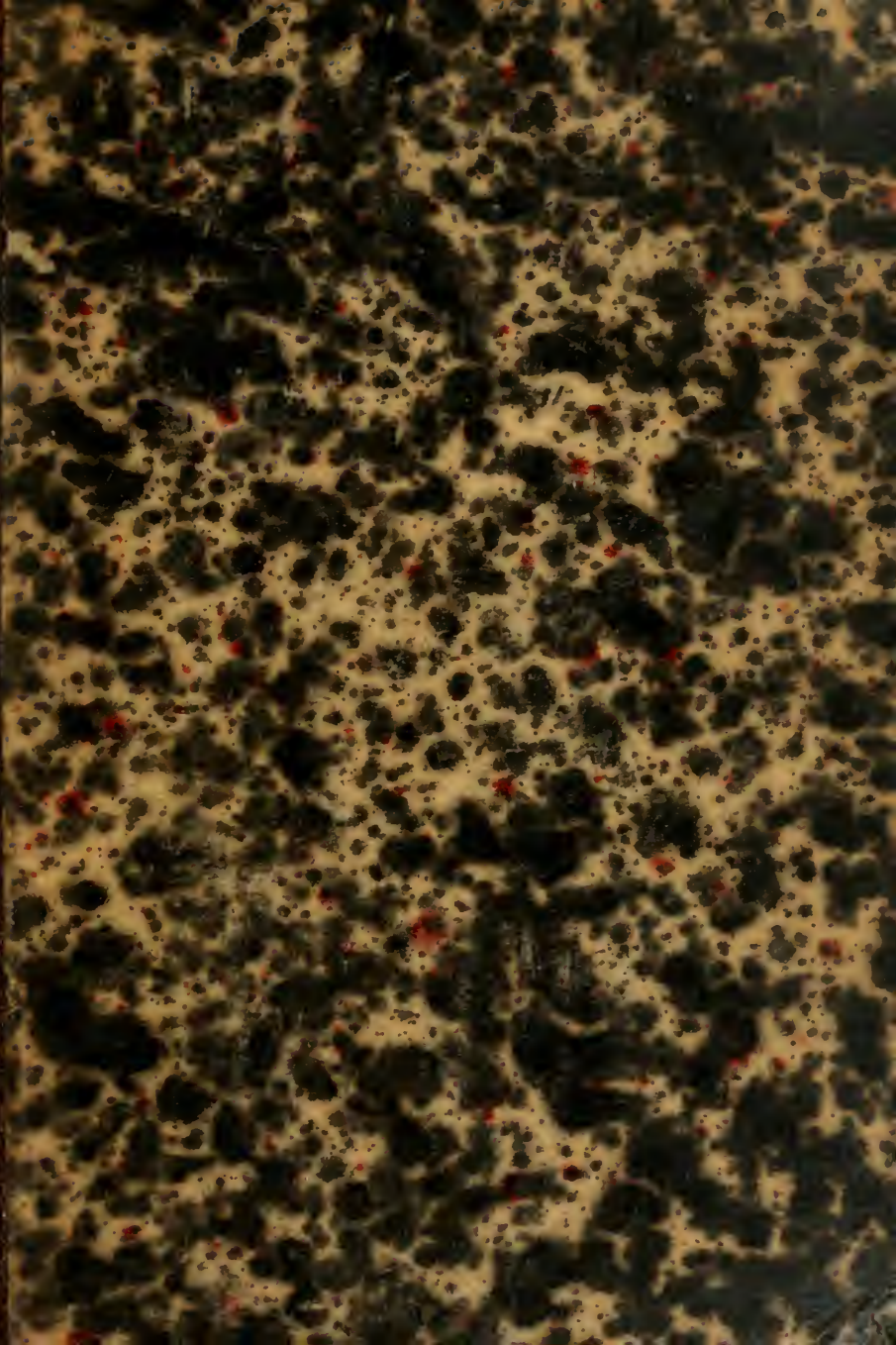
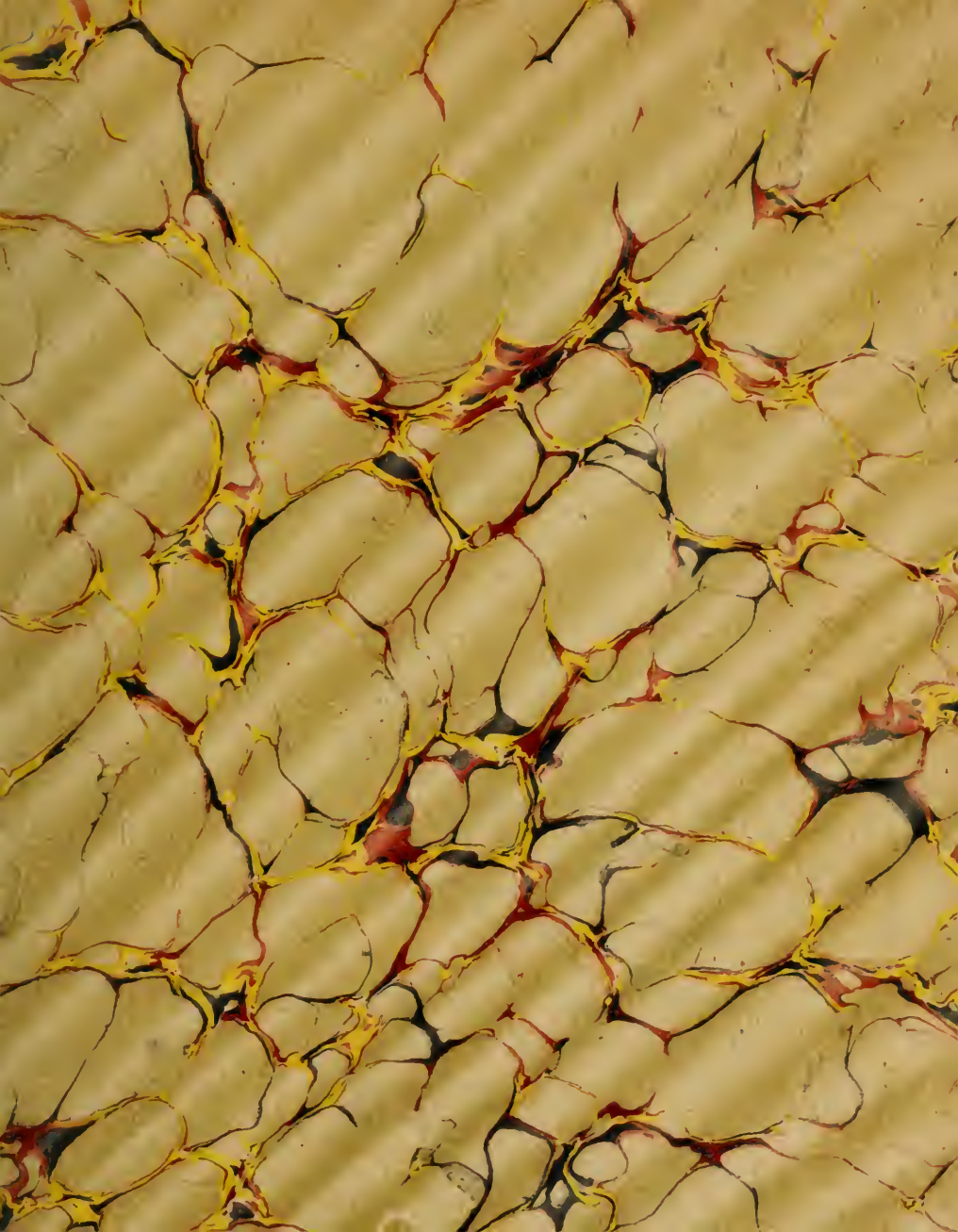




3 1761 07882394 5











BOOK
Bureau
Collection Sciences
27 Juin 1917.

LE TRAITEMENT
DES
PRISONNIERS FRANÇAIS
EN
ALLEMAGNE

Copyright by Marc Imhaus et René Chapelot 1917,

C5559t

D^r DE CHRISTMAS

LE TRAITEMENT
 DES
 PRISONNIERS FRANÇAIS
 EN
 ALLEMAGNE

d'après l'interrogatoire des prisonniers ramenés
 d'Allemagne en Suisse pour raisons de santé

Préface du Professeur Maurice LETULLE
 de l'Académie de Médecine.

4^e Édition

144999.
 —
 22/11/18

PARIS
 LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS ET RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS
 30, Rue Dauphine, VI^e. — (Même Maison à Nancy)

1917

1877

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

11

PRÉFACE

*L*e livre que voici ne constitue pas seulement un tableau exact et douloureux des souffrances imméritées et des misères subies par des milliers de nos compatriotes captifs en Germanie ; c'est encore, et par dessus tout, un réquisitoire terrible, dressé par un observateur impartial, par un neutre, par un médecin danois. La mort vint surprendre l'auteur le jour même où, ayant terminé la correction des épreuves, il allait présenter ce document accusateur aux Assises du Monde, devant lesquelles seront appelés à comparaître et seront punis tous les crimes de lèse-Humanité perpétrés au cours de la Grande Guerre.

Il n'a, de prime abord, l'air de rien, ce petit volume, d'apparence modeste et purement documentaire. Ouvrez-le : à peine en aurez-vous parcouru les premières lignes qu'il vous prendra tout entier. Qui que vous soyez, vous en dévo-

rerez les feuillets, les larmes aux yeux, la rage au cœur.

Petit livre qui débordes de tristesses et de hontes, petit livre de Vérité, on te ferme en tremblant d'horreur et de dégoût, on te quitte l'âme meurtrie et chavirée : on vient de « vivre », là-bas, avec les nôtres, avec les fils de France, dans les geôles d'Allemagne. La pensée s'immobilise devant toutes ces infamies et la Haine s'éveille dans nos cœurs : la Haine éternelle devient, pour nous Français, le premier, le plus sacré des devoirs.

Une angoissante pensée s'impose ensuite à l'esprit. Pourquoi les Germains se sont-ils vautés dans tant d'ignominies ? Pourquoi ces crimes odieux, dont nous parcourons ici la liste interminable ? Dans quel but un peuple entier, à quelques exceptions près, a-t-il affiché cette cruauté sanguinaire, autant qu'inutile, envers des êtres sans défense, dont il avait la garde ? Quoi ! il aurait cultivé, sans raisons, une aussi barbare férocité contre des gens de guerre qui ne pouvaient plus lui nuire, pendant la durée des hostilités ? Quel intérêt les Allemands ont-ils donc eu à « organiser » d'une

façon aussi méthodique le Mal, pour le simple plaisir, odieusement sadique, de faire du mal ? Hypothèse inadmissible.

Faut-il supposer une sorte de folie collective, qui aurait frappé d'un seul coup une grande Nation aussi cultivée que l'Allemagne, aussi sûre qu'elle l'était de la Victoire triomphale ?

Quoi ! Cent millions d'êtres humains, pris de je ne sais quelle crise démoniaque, se seraient entraînés à fouler aux pieds la plus haute des Vertus sociales, ce qu'il y a de plus grand dans l'Humanité, la sublime, la divine Pitié !

Et cela, au moment même où ils se considéraient encore comme les Maîtres de l'Univers !

Le regretté Dr de Christmas, armé de ses enquêtes, n'a pas hésité à aller fouiller dans cette fange ; il a scruté l'âme allemande sans crainte comme sans faiblesse, et il croit avoir trouvé l'épouvantable cause ; il dissèque la secrète pensée, la raison abominable ; il y voit la manifestation des efforts sataniques d'une Race impie, race maudite, qui s'acharne à la destruction totale et définitive d'une autre Race, la nôtre.

Quelle ampleur prend, dès lors, le Drame mondial que nous vivons depuis tantôt trois années,

si, vraiment, là est l'épouvantable Vérité ! et quelle abomination...

Ainsi, toutes les fautes contre l'Hygiène, l'encombrement homicide, la pourriture, la vermine, le froid, la faim elle-même et les supplices infligés aux malades et aux blessés, toute cette fange aurait été réglée, voulue, distribuée, par ordre, aux vaincus ? Les épidémies meurtrières de typhus, de fièvre typhoïde, de dysenterie, en un mot, toute la Pathologie qui décime nos malheureux frères, enchaînés dans ces affreux camps de concentration ou de représailles, aurait été entretenue, sinon concertée ! Et pour tout dire, en un mot, la Tuberculose pulmonaire, ce Mal suprême puisqu'il est la fin inéluctable de la « Misère physiologique », de l'alimentation insuffisante, de l'encombrement dans un air vicié, et de toute souffrance physique ou morale prolongée, la tuberculose aurait été « cultivée » de la sorte, par leurs bourreaux, sur nos prisonniers français ! Et cela, dans le seul but de nous les renvoyer « porteurs de germes de mort », une fois la paix signée ?...

Eh bien ! soit, c'est une nouvelle Guerre que nous ne pouvons pas éviter plus que l'autre.

Acceptons-en les terribles charges, telles que nos implacables ennemis nous l'imposent. Haut les cœurs ! Paix à nos malheureux morts, décimés par les fléaux déchaînés contre nous, en Germanie même, par les Allemands.

Honte aux bourreaux et Gloire éternelle à leurs victimes !

Et maintenant, conscients que nous sommes de tous nos devoirs, préparés aux formidables lendemains qui nous menacent tous dans notre santé, dans nos familles, dans notre Race, agissons vite et bien. Assez de paroles éloquentes, des actes !

C'est par milliers, par dizaines de milliers, que nos frères d'armes nous reviendront bientôt d'Allemagne, libres, mais « blessés de Tuberculose » et, pour la plupart, contagieux.

Ne perdons plus un jour, plus une heure, pour parer à ce grand « désastre d'après-guerre ». Créons, sur tout le territoire de France, les « Dispensaires », les « Maisons de cure et de repos », les « Asiles » ; soyons prêts à y recevoir dignement ceux qui ont ainsi doublement souffert pour nous. Accueillons-les comme des Héros, ils le méritent. Séchons leurs larmes, sauvons leurs familles. Et, surtout, guérissons tous ceux qui sont

encore curables ; car nous le pouvons si nous le voulons sincèrement.

La Victoire est entre nos mains. Sachons seulement l'organiser. Cette fois encore, il y va de la vie de tout un Peuple.

La France a fait reculer la Barbarie, elle a sauvé le Monde : elle ne doit pas mourir, vaincue par le dernier mais le plus redoutable allié de l'Allemagne, par notre tout puissant ennemi héréditaire, le Bacille tuberculeux.

Professeur Maurice LETULLE,
de l'Académie de Médecine.

INTRODUCTION

On a été longtemps assez mal renseigné sur le sort des prisonniers de guerre en Allemagne. Les échanges de grands blessés n'ont commencé qu'après une année de guerre, et ces blessés, qui avaient passé leur temps de captivité dans les hôpitaux, ne pouvaient donner une idée exacte de la vie journalière des prisonniers dans les grands camps d'internement.

Les quelques renseignements contenus dans les lettres, qui arrivèrent par voie détournée, ne pouvaient évidemment pas être considérés comme absolument dignes de foi. Ces lettres étaient trop peu nombreuses et ordinairement écrites dans un style et avec des expressions qui rendaient suspecte l'impartialité de l'auteur. Le fait qu'elles furent publiées dans les journaux des nations belligérantes, était également de nature à diminuer leur valeur probante auprès des nations neutres, et les journaux neutres n'en ont publié que de rares extraits.

Pourtant, au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, les témoignages ont augmenté ; les rumeurs sur le déplorable état sanitaire des camps, sur la mauvaise nourriture, sur la brutalité des officiers et des subalternes envers les hommes internés, se sont amplifiées. Les lettres sont arrivées plus nombreuses, et les témoignages des malades et blessés évacués sur leur pays se sont trouvés concordants.

Mais les faits relatés semblaient tellement monstrueux qu'il a fallu les rapports officiels de l'ambassadeur des États-Unis à Berlin pour que le monde civilisé ait commencé à comprendre que ce qui se passait dans les camps de prisonniers, camps de représailles et chantiers de travail en Allemagne, était indigne d'une nation civilisée et aussi répréhensible que la manière dont la guerre a été menée dès le début par les armées des empires centraux.

Les cruautés de la guerre, les destructions, les meurtres de civils, l'achèvement des blessés sur le champ de bataille ne s'excusent pas, mais s'expliquent en partie par l'excitation, la bestialité d'hommes se sentant libres de tout contrôle, agissant souvent par

ordre d'officiers supérieurs, et qui peuvent donner libre cours à leurs instincts de férocité. Mais le prisonnier, dans l'impossibilité de se défendre, devrait être à l'abri de tout mauvais traitement.

Malheureusement, il n'en a pas été ainsi. Les documents qui suivent en sont la preuve irréfutable.

Les commissions neutres, qui ont été nommées pour inspecter les camps allemands, n'ont certainement pas vu ce qui s'y passait. Elles ont sans doute fourni un travail très sincère, elles ont signalé des abus et des manques d'organisation surtout au point de vue de l'hygiène, mais il semble hors de doute qu'elles n'ont pu constater que ce qu'on a voulu leur permettre de voir. Elles n'ont pu visiter les camps dits « de représailles » et n'ont pu contrôler les très nombreux chantiers de travail, disséminés dans toute l'Allemagne, et dont j'aurai à parler par la suite.

Chargé par le ministre des Affaires étrangères français d'une enquête officieuse auprès des prisonniers français internés en Suisse, à la suite des conventions qui permettent l'échange mutuel de Français et

d'Allemands sur le territoire suisse, j'avoue que j'ai entrepris ce travail avec l'idée qu'il y avait bien des exagérations dans les récits des prisonniers, dont j'avais eu connaissance auparavant. J'avais passé un certain temps en Allemagne, dans les milieux universitaires, quelques années avant la guerre, et j'avais appris à connaître et à apprécier une Allemagne fortement disciplinée, mais pourtant humanitaire, une Allemagne imbue d'orgueil, c'est vrai, mais d'un orgueil qui était justifié par sa forte organisation, ses immenses progrès scientifiques, par son activité commerciale et sa richesse; et il me semblait incroyable qu'un tel pays eût pu commettre de si graves fautes.

Comment était-il possible qu'un peuple si fier de son organisation sanitaire et hygiénique se fût trouvé désarmé devant les épidémies épouvantables de typhus qui ont ravagé les camps de Wittenberg, de Cassel, de Cottbus? Les médecins allemands ne pouvaient pas ignorer les découvertes françaises concernant la transmission de cette maladie par les parasites, et la facilité avec laquelle toute épidémie peut être enrayée, par la simple désinfection des hommes et

de leurs effets. Pourtant, ils ont laissé se développer les épidémies, qui ont pris de telles proportions que des milliers d'hommes sont morts dans les camps susnommés. Affolés par l'étendue du désastre et par la crainte de la contagion, les médecins allemands ont fui devant le danger. A Cassel, on a entouré le camp de palissades, il ne restait plus de fonctionnaires allemands, la nourriture des prisonniers leur était passée sur des glissières en dehors du camp. Ce n'est que grâce aux efforts de médecins français et russes que l'épidémie a enfin été vaincue.

Devant de tels faits, on se demande si, au début, on avait vraiment le désir d'enrayer l'épidémie. La promiscuité des prisonniers russes, porteurs de parasites, avec les Anglais et les Français, semble prouver le contraire. Il est certain que, plus tard, on s'est ressaisi et qu'effrayé devant l'irréparable catastrophe, on a compris qu'il fallait agir. La désinfection de tout prisonnier est, actuellement, obligatoire et il n'y aura certainement plus d'épidémie de typhus dans les camps allemands. Mais, pourquoi ces précautions n'étaient-elles pas prises dès le début ? Les épidémies ont eu lieu au com-

mencement de l'année 1915, après plus de six mois de guerre. On avait donc eu le temps nécessaire pour organiser la lutte. Pourtant, rien n'avait été fait. La paille des couchettes, grouillante de vermine, n'était jamais changée. Les Russes étaient, à leur arrivée, mêlés aux prisonniers des autres nations. Tout semble donc prouver qu'on ne redoutait pas l'écllosion d'une épidémie qui, dans ces conditions, semblait certaine.

Pour ce qui concerne cette autre maladie contagieuse, la tuberculose, les précautions, prises pendant la première année de guerre, afin d'enrayer la contagion, ont été tout aussi inefficaces. Cette maladie sournoise, à développement lent, ne peut, évidemment pas donner lieu à une épidémie soudaine et meurtrière comme le typhus, mais ses ravages sont terribles dans les organismes affaiblis, et il est plus que probable qu'après la guerre, nous allons assister à une véritable épidémie de tuberculose parmi les prisonniers rapatriés.

Qu'avait-on fait, la première année, pour enrayer la contagion tuberculeuse parmi les prisonniers en Allemagne ? Rien. Pas d'isolement des malades, qui, par leurs expecto-

rations, sèment le germe partout. Pas de crachoirs, pas de désinfection obligatoire du linge. Il y a plus. Beaucoup de malades ont été envoyés dans les camps de représailles, dans les mines, les usines de guerre, les marais et dans des conditions si peu hygiéniques, que la maladie, nécessairement, devait se développer. Pour soustraire ces prisonniers aux investigations des commissions neutres, on a dit que, « puisque ces hommes travaillaient, c'est qu'évidemment, ils étaient bien portants ».

J'ai fait mon enquête avec toute l'impartialité possible, publiant les bons renseignements, comme les mauvais, sans rien cacher. Au lecteur de conclure.

Grâce à l'aide des autorités suisses, j'ai pu mener mon enquête en toute liberté. J'ai pu m'entretenir avec de très nombreux prisonniers français, et les hommes sont venus librement m'exposer leurs griefs. J'ai toujours évité avec le plus grand soin de les encourager à noircir le tableau. Chaque fois qu'il a été possible, je leur ai fait préciser les dates, les noms.

Quelques-uns qui, manifestement, étaient

portés à l'exagération, ou qui se laissaient entraîner par des rancunes particulières, ont été éliminés ; mais je dois dire que j'ai été frappé de la modération et de la modestie avec lesquelles presque tous se sont exprimés. Heureux de leur séjour en Suisse, ils semblaient envisager les souffrances endurées comme un lointain passé, et très peu, heureusement, paraissaient se rendre compte de la tare indélébile qu'ils rapportaient de leur captivité.

Ceux qui, par patriotisme, se sont refusés à travailler dans les mines ou dans les usines de guerre et qui, pour cette raison, ont subi des punitions, des tortures indignes me l'ont dit très sobrement, sans aucune emphase, comme s'il s'agissait d'une chose toute simple, s'excusant même d'avoir été obligés de céder après qu'on les eût emportés évanouis du poteau de punition (où ils restaient parfois attachés quatre heures par jour) ou bien laissés exposés sous les foyers des fours à coke, ou encore battus à coups de crosse de fusil et à coups de pied, jusqu'à l'évanouissement.

TÉMOIGNAGES DE MÉDECINS
FRANÇAIS REVENUS DE CAPTIVITÉ
EN ALLEMAGNE



TÉMOIGNAGES DE MÉDECINS FRANÇAIS REVENUS DE CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE

EXTRAIT DU RAPPORT DU DOCTEUR MONSAINGEON

L'extrait suivant, sur le camp de Güstrow provient du rapport adressé au Ministère de la Guerre, le 26 septembre 1916, par M. le docteur Monsaingeon, médecin de réserve, chef de clinique chirurgicale à la Faculté de Paris, fait prisonnier à Rossignol (Belgique), le 22 août 1914.

**Le Camp de Güstrow fut une honte
pour l'Allemagne.**

« Depuis l'arrivée des premiers prisonniers (fin de septembre 1914), jusqu'au milieu de février 1915, la vie des malheureux internés dans ce camp fut un défi à l'humanité. Lors de notre venue, le 28 janvier 1915, on commençait à faire quelques améliorations. Mais nous vîmes encore ce qu'avait été antérieurement la vie dans ce camp de misère. Je rapporterai quelques détails notés au jour le jour, strictement exacts et que pourront confirmer les témoignages de plus

de 6.000 prisonniers français militaires et civils, l'attestation de nos confrères anglais et français.

« Le premier contact avec Güstrow laisse une impression d'écœurement, une vision plus proche provoque un sentiment d'épouvante.

« Sous le climat rigoureux du Mecklembourg, par la neige ou au milieu des tempêtes de vent et d'une pluie glaciale, les hommes, en janvier, sont encore gîtés sous la tente, dans la paille, ou plutôt dans le fumier et la boue, assaillis d'une vermine grouillante, torturés par la faim, mourant de froid. Et ces termes ne sont pas des images ! Chaque nuit, il en meurt !

« Et quand nous nous indignons d'une pareille infamie, les officiers nous répondent : « De quoi vous plaignez-vous ? Les nôtres ne sont-ils pas envoyés en Corse, où ils meurent tous de malaria ? »

« Chaque jour, à l'heure des distributions, on voit des scènes comme les famines du passé ont dû les connaître : une ruée vers la maigre soupe ou le morceau de pain. Des vieillards, prisonniers civils, bousculés, jetés à terre, trop épuisés, ne peuvent plus se

relever ; des affamés se jettent à plat ventre dans la boue pour laper quelques cuillerées de porridge, tombées de la marmite. Cependant que trop souvent, les gardiens allemands, sans aucune pitié pour tant de misères, sévissent à coups de gourdins, quand ce n'est pas à coups de baïonnettes.

« C'est par vingtaines qu'on comptait les blessures par baïonnettes ; les coups de crosse ne se comptaient plus.

« Je puis citer les noms de sous-officiers ou soldats allemands coupables de brutalités : l'infirmier Schultz, l'unteroffizier Schwager, les gradés Deckmann, Appell... et bien d'autres.

« Le plus infâme de tous est l'inspektor (directeur-administrateur) du camp, un certain Abraham, qui allait jusqu'à dépouiller les prisonniers de leurs chaussures, quand elles étaient bonnes, refusant au contraire des galoches à ceux qui, pieds nus, en auraient eu besoin. Armé d'un gros gourdin, il frappait de pauvres diables qui, transis de froid, affaiblis par la faim, n'avaient pas la force d'échapper à ses coups.

« Un soldat français, Sarlat (chef de contentieux à la compagnie d'Orléans,

disent ses camarades), est mort fou, ~~ces~~ suites d'un violent coup de crosse reçu derrière la tête.

« Il faut signaler encore le plaisir inhumain que prenaient l'entrepreneur de cuisine, un Allemand nommé Smidt, et son cuisinier, à attirer les affamés au moyen d'une bassine, où ils mettaient des restes et qu'ils abandonnaient non loin des cuisines. Les malheureux, pris au piège, venaient remplir leur écuelle, mais Smidt et une bande de complices, — souvent au nombre d'une dizaine, — armés de bâtons, se précipitaient et rossaient d'importance la victime. Cette réjouissance, renouvelée presque chaque jour, avait le don d'attirer une nombreuse assistance de landsturms hilares. Plus d'une fois, de pauvres prisonniers tombaient étourdis dans la boue, sous les coups.

« Les réclamations étaient vaines ; les auteurs étaient toujours couverts.

« Pour les Français, l'on a encore un semblant d'égards, ce qui ne leur évite pas, d'ailleurs, les brutalités. Les Russes sont traités comme du bétail. Mais, parmi ces gens hâves, pouilleux, déguenillés, plus mal-

heureux que tous, plus maltraités que tous, sont les Anglais.

« Ceux-ci sont toujours les derniers et les plus mal servis ; malades, les plus mal soignés. Ils ont faim, et l'on voit ces pauvres êtres squelettiques, autrefois si dignes et si fiers, vendre un à un tous leurs vêtements pour pouvoir acheter un morceau de pain. Et, quand ils n'ont plus rien à vendre, ni chemise, ni chaussettes, ni couvertures, ils viennent à l'hôpital à bout de forces, nus, littéralement nus, et achèvent de mourir de faim. C'est un spectacle à vous arracher le cœur.

« La première visite dans les salles de la baraque-hôpital nous secoue d'une violente émotion. C'est une épouvante de voir tous ces visages décharnés, ces yeux brillants dans la profondeur des orbites, ces êtres humains moribonds sur des lits aux paillasses souillées, aux couvertures loqueteuses, et envahis d'une vermine grouillante. Certains malades ont une teinte grisâtre vraiment curieuse : c'est qu'ils sont couverts, absolument couverts de poux, sans que l'on puisse apercevoir un intervalle de peau saine.

« Et encore, en cette fin de janvier,

dans cet hôpital, les malades ont des lits de bois sur lesquels sont jetées des paillasses ; mais il y a un mois, c'était, à terre, un entassement pêle-mêle indescriptible. Typhiques, pneumoniques, rhumatisants, néphrétiques, tuberculeux, tout cela gisait n'importe où. Et, pour avoir le droit de rester dans cet enfer, pour pouvoir y mourir, désespéré, il fallait avoir, au moins, 39° de température. Le nombre des misérables était si grand qu'à 38°5, on évacuait dans une tente réservée aux « convalescents » ! Et tous ne sont pas morts ! Et dans cette géhenne, il n'y a eu que trois ou quatre cas de folie !

« Pas de remèdes ; des quantités dérisoires de lait. A maintes reprises, il n'y eut que six à huit litres de lait pour cent ou cent cinquante malades qui en auraient eu besoin. Pour toute thérapeutique du « bolus » (dissolution d'argile blanche), et des enveloppements à la serviette mouillée, avec l'unique serviette du malade qui devait servir à tous usages !

« Pour les centaines de blessés, pas d'objets de pansement pendant longtemps... Comme instruments, deux ou trois bistouris,

une ou deux pinces hémostatiques, une sonde cannelée, un stylet, deux paires de ciseaux.

« Le camp lui-même, après plus de trois mois, commençait à être organisé à la fin de janvier. Des baraques de bois avaient été construites. Quelques-unes seulement étaient occupées. Beaucoup d'hommes sont encore sous la tente. Il faut les voir, la nuit, à l'heure du repos. Je transcris ici quelques lignes écrites le lendemain de notre arrivée :

« Par des chemins de boue, fondrières ou cloaques, où l'on disparaît à mi-jambe, on nous a conduits aux tentes. Un brouillard froid traverse les vêtements et pénètre jusqu'aux membres qu'il enraidit. Ce froid est plus cruel que celui des fortes gelées, rien ne peut lutter contre lui.

« Des tentes de toile rectangulaires ; suivant leur taille, de quarante à soixante hommes y trouvent place. Quelques grandes tentes abritent plusieurs centaines d'individus.

« A terre, des sortes de boxes constitués par quatre planches posées de champ, et, dans ces étroits espaces, sur de la paille pourrie, véritable litière qu'on ne donnerait

pas aux pourceaux, des hommes gîtent. Ils sont là, serrés les uns contre les autres, mettant leurs couvertures en commun, se liant parfois par deux ou trois pour pouvoir se réchauffer. Nous devinons ces masses informes jetées à terre, émergeant du fumier : cela remue, cela vit !... Et de tout cela se dégage une odeur de pourriture humaine qui, mêlée au brouillard envahissant l'étable, monte à la gorge et donne en même temps la nausée.

« Ces tentes sont établies dans un bas fond. Quand il pleut, dans certaines d'entre elles, aucun repos n'est possible. L'eau pénètre par les fissures ou transperce la toile. Elle arrive aussi par rigoles sur le sol détrempé qui ne l'absorbe plus. Les tentes sont trop basses pour qu'on puisse rester longtemps debout. On ne peut non plus se coucher. Dans ces cas, la nuit se passe à grelotter, sans qu'il soit possible de s'abriter...

« Le 31 janvier, un général inspecteur a visité le camp. L'impression dut être déplorable, car, sans délai, l'installation dans les baraques a commencé. Il était temps ; tous les jours, on comptait deux ou trois décès par le froid.

« A la date du 3 février, je trouve ce détail sur mon carnet : la paille a manqué pour garnir les paillasses dont chaque homme est maintenant pourvu. Quelques-uns sont allés s'en fournir aux tentes. On a trouvé, enfouis sous le fumier, complètement nus, trois Anglais oubliés, qui n'avaient pas eu la force de sortir ! On les a réchauffés et nourris. Ils n'ont pas succombé !

« La nourriture ? Les hommes reçoivent trois soupes par jour, et quelles soupes ! De l'eau !... Cependant, à l'occasion de la visite du général inspecteur, la soupe était plus épaisse et l'on a ajouté un hareng à l'ordinaire de chaque homme.

« L'inspecteur a pu se déclarer satisfait. Outre la soupe, une miette de pain tous les quatre jours : pain pâteux semblable à du mastic, fait de son, de fécule de pommes de terre, de paille, de bois, de sable... un pain qu'on ne peut pas manger et pour lequel on se bat.

« A l'heure actuelle (3 février), les malheureux qui n'ont pas quelque argent souffrent terriblement de la faim. Ils ne meurent pas encore, mais sont une proie toute prête pour la maladie. La mortalité commence à devenir

inquiétante, particulièrement chez les Russes et les Anglais. Ils meurent moins de maladie que de misère physiologique.

« Ainsi s'accomplit un lent assassinat.

« Le « chefartz », médecin en chef de ce camp, qui a compté, à un moment, 20.000 prisonniers de toutes nationalités, était un étudiant en médecine du grade d'unterartz, M. Dekker, dont la valeur médicale était plus qu'insuffisante, dont le talent d'organisateur était nul et dont la valeur morale était fort douteuse.

« Il est scandaleux que le gouvernement allemand ait, pendant des mois, laissé la vie de milliers de prisonniers aux mains d'un incapable... »

RAPPORT ADRESSÉ AU MINISTÈRE DE LA GUERRE
LE 12 AOUT 1915
PAR LE DOCTEUR DAVID (ALPHONSE),
MÉDECIN-MAJOR DE 1^{re} CLASSE,
SUR L'ÉPIDÉMIE DE TYPHUS EXANTHÉMATIQUE,
QUI A SÉVI
AU CAMP DE CASSEL, DE JANVIER A JUILLET 1915.

Historique de l'Épidémie

« De l'enquête que j'ai menée parmi les prisonniers du camp, il résulte que le germe du typhus a été apporté par les Russes. Le point de départ a été l'ordre criminel, venu de Berlin vers le 15 janvier, prescrivant de mêler intimement Russes et Français, afin que ceux-ci puissent « mieux connaître leurs beaux alliés ». Le surpeuplement des locaux, la réclusion forcée que provoquaient les rigueurs de l'hiver, le manque de bains-douches, amenèrent rapidement la pullulation des poux, puissants agents de diffusion ; la misère physiologique résultant d'une alimentation insuffisante et de la dépression morale, avait préparé le terrain et favorisé l'éclosion de la maladie.

« L'épidémie commença fin janvier, mais ne fut officiellement reconnue que le 15 fé-

vrier. Les mesures de défense furent nulles ; les malades mouraient sur place. Deux médecins français, arrivés le 23 février, furent rapidement victimes de la contagion. Les secours s'organisèrent d'eux-mêmes : faute de professionnels, les plus vaillants s'improvisèrent infirmiers, pour soigner leurs camarades. Quelques gradés, le sergent Leroux, le caporal Ducy, en particulier, multipliaient les réclamations, malgré les menaces de prison, et les rapports *écrits* à l'autorité allemande (ils ont, du reste, conservé les copies de ces rapports, que j'ai vues et qu'il serait intéressant de connaître). Ils intéressèrent au sort de leurs malheureux compatriotes un Allemand, le capitaine Knacfuss, peintre de l'empereur et son ami personnel, qui les aida dans leur tâche, les soutint dans leurs protestations et provoqua le déplacement du général commandant le camp. Il contracta d'ailleurs le germe du typhus en visitant les lazarets, et en mourut à Cassel. Cette mort impressionna beaucoup l'autorité et activa les secours.

« Au début, les typhiques étaient entassés pêle-mêle dans quelques tentes du « vieux camp », absolument insalubres et que les

prisonniers avaient dû évacuer dès les premiers froids. Ils manquaient de tout, n'avaient pas de linge, pas toujours de paillasses, des couvertures en quantité insuffisante ; les ustensiles de propreté les plus élémentaires faisaient défaut : on fabriquait des seaux hygiéniques avec des bacs à acétylène. Aux fêtes de Pâques, le camp tout entier resta plusieurs jours sans médecins, sans sanitaires allemands ; des cadavres séjournèrent jusqu'à trois et quatre jours au milieu des malades (le fait a été consigné dans un rapport à l'autorité allemande).

« Car nos soldats, infirmiers volontaires, étaient à chaque instant contrecarrés, et se heurtaient au mauvais vouloir de tous les gradés. Il leur était, par exemple, très difficile de faire admettre les malades dans les tentes qui servaient d'hôpitaux : beaucoup mouraient donc, dans les baraques de compagnies. Les inhumations se faisaient également sans ordre, au moins au début : on enterra d'abord au cimetière de Cassel, on créa ensuite un cimetière dans le camp.

« La désinfection commença bientôt à fonctionner, mais d'une façon meurtrière. On procédait par compagnies : les hommes,

entièrement nus, attendaient leurs vêtements, pendant des heures, au dehors, exposés à toutes les intempéries de la saison (mois de mars). Par une étrange incohérence, ces hommes rentraient ensuite dans des baraques non désinfectées, et retrouvaient leurs paillasses et leurs couvertures encore remplies de vermine.

Organisation de la lutte

« En face des réclamations et devant le nombre croissant des décès (même parmi les infirmiers allemands), l'autorité finit par s'émouvoir. Des médecins français et russes furent en grand nombre envoyés des autres camps. Le professeur Gaertner, d'Iéna, vint prendre la direction du mouvement : il était aidé par un jeune médecin, M. Rheberg, qui avait acquis l'expérience du typhus en Pologne et qui venait d'organiser le camp de Langensalza ; il déploya, d'ailleurs, une activité remarquable.

« On prit alors des mesures extraordinaires, presque excessives, et qui contrastaient singulièrement avec l'incurie des premiers jours. Pour ne pas surcharger ce rapport, je

ne veux pas entrer dans le détail. On créa de nombreux lazarets, cette fois bien compris et mieux aménagés, on isola toutes les compagnies par de multiples barrages, on organisa une désinfection méthodique, rationnelle et complète, on installa le tout-à-l'égout dans le camp entier, on surveilla rigoureusement la propreté des hommes. On établit des bains-douches (qui ne fonctionnaient pas encore, il est vrai, à notre départ, le 14 juillet), on construisit même des casernements pour les hommes de garde. Les médecins affluaient, tandis que l'épidémie diminuait. A fin mai, nous étions cinquante-quatre médecins français (il y avait eu un décès), trente-et-un russes et deux anglais, soit un total de quatre-vingt-sept médecins, auquel il convient d'ajouter quatre ou cinq médecins allemands.

Service médical du Camp

« Il se divisait en trois catégories. Un certain nombre de médecins passaient, chaque matin, la visite dans les compagnies, pour dépister les cas de typhus et les isoler ; ils examinaient les hommes et recherchaient

les porteurs de poux ou de lentes. D'autres étaient chargés de surveiller la désinfection des hommes et des vêtements, les compagnies passant à tour de rôle ; de faire brûler la paille, de faire nettoyer les baraques, etc. D'autres, enfin, soignaient les malades dans les lazarets : typhus, suites de typhus, complications, notamment érysipèle et diphtérie...

Les Salles

« L'entassement était très grand dans les salles, au moins au début. Pour ne citer qu'un exemple, la salle dont j'étais chargé comportait une centaine de lits, juxtaposés deux à deux, avec un étroit passage de trente centimètres tous les deux lits. Plus tard, une meilleure répartition permit de diminuer le nombre des malades dans les salles, et d'espacer un peu les lits.

Le Matériel

« Malheureusement, nos moyens d'action étaient des plus restreints. Il eût fallu des bains : la plupart des services ne compor-

taient aucune installation. Il y avait pourtant quelques baignoires où se lavaient les hommes... mais, établies en plein air ; il ne fallait pas songer à les utiliser pour des fébricitants. Un exemple : je soignais, pendant la dernière quinzaine de juin, deux cas de fièvre typhoïde ; tous mes efforts aboutirent à leur faire donner un seul bain, et encore, grâce à l'évidente bonne volonté de mes infirmiers. Le linge manquait complètement. J'ai multiplié les démarches pour faire donner des chemises aux entrants, qui restaient nus pendant six et huit jours dans leurs lits. Il ne fallait pas songer à demander des draps propres ; on affirmait cependant qu'ils étaient passés à l'étuve.

Les Médicaments

« Nous ne disposions que d'un nombre très restreint de médicaments, à savoir : de la teinture d'opium, de la morphine en solution, de la codéine (supprimée en juillet), de la teinture de digitale, de l'huile camphrée, des comprimés d'aspirine, d'urotropine, de pyramidon, de bicarbonate de soude, de la mixture à l'acétate d'ammo-

niaque, du bismuth, du sel de Carlsbad. La thérapeutique du typhus se bornait à soutenir le cœur avec de la digitale et de l'huile camphrée. Il m'a été impossible de me procurer de l'huile de ricin ou de l'iode de potassium, médicaments pourtant élémentaires ; il m'a été difficile de donner du bromure de potassium ; très difficile de donner de l'éther... Un exemple typique : le 9 juin, notre confrère Perier se trouvant à toute extrémité, on fut d'avis de lui faire une injection de sérum glucosé. On demanda la solution à huit heures du matin, avec la mention : extrême urgence. Il fallut de multiples démarches pour l'obtenir à 5 heures et demie du soir. Perier mourait, d'ailleurs, à 8 heures du soir.

La Diététique

« L'alimentation des malades était des plus défectueuses. On ne trouvait pas de lait, au début (un litre pour quatre-vingt-dix malades, quelquefois moins) ; on ne disposait, pour la nuit, que de quantités insuffisantes et de qualité inférieure. Il n'y avait pas de tisanes, pas de citrons. Malgré

tous nos efforts, les régimes prescrits étaient très mal observés.

Difficultés pratiques

« Enfin, nous avions à lutter contre la mauvaise volonté des sous-officiers allemands. Le 22 juin, je dus intervenir personnellement à trois reprises, pour faire admettre au grand lazaret un malade atteint d'hémoptysie grave, qui avait été déshabillé, couché, puis forcé à se rhabiller, et renvoyé à pied à sa compagnie. Je dus faire intervenir l'officier allemand de garde au camp, et, le lendemain, j'encourus les critiques du médecin allemand, qui donna raison au sous-officier. Je signale ce fait sans acrimonie, à titre documentaire. Il s'est reproduit souvent, à des degrés divers.

« Je ne parlerai pas du service chirurgical du camp, auquel je n'ai pas été directement mêlé, et dont je n'ai vu que des à-côtés. Je laisse à d'autres le soin de l'apprécier.

Résultats

« Les résultats furent déplorables. Dans un pareil désordre, il est difficile de produire

des chiffres certains et il faut se garder de toute exagération. Sur une population totale de 19.000 prisonniers, il semble que 12.000 environ, peut-être plus, furent atteints du typhus ; beaucoup n'ont pas été hospitalisés. Les relevés que nous avons pu faire donnaient, à fin juin, un total de 2.300 morts dont 1.600 Français et 700 Russes.

« Les Russes étaient plus résistants, probablement parce que vaccinés, insensiblement, contre une affection qui est chez eux endémique. En revanche, et pour la même raison, c'est chez eux qu'on observait la forte proportion des complications post-typhiques : la néphrite était particulièrement fréquente, à cause des écarts de régime qu'on ne parvenait pas à maîtriser.

Complications

« La diphtérie et l'érysipèle, qui sévissaient parallèlement, firent beaucoup de ravages. Les complications chirurgicales furent nombreuses et graves : parotidites, mastoïdites, phlegmons ou abcès, gangrènes des extrémités. Beaucoup d'amputations et de mutilations en ont été la conséquence.

Conséquences lointaines

« J'ai observé enfin, qu'après le typhus, sans doute à cause des conditions défavorables de la convalescence (alimentation insuffisante, manque de toniques), se déclaraient des tuberculoses à marche rapide. Il y a là, un nouveau danger, qui peut faire craindre une recrudescence de décès pour l'automne prochain. L'épidémie, qui était, en fait, terminée en juin, aura ainsi sa répercussion pendant un certain temps encore.

Le Corps médical

« Malgré les précautions minutieuses (vêtements spéciaux, changement quotidien du linge, douches et bains fréquents), le corps médical paya un lourd tribut à la maladie. Parmi les cinquante-cinq médecins français envoyés à Cassel, cinq avaient eu le typhus à Langensalza, ils n'entrent donc pas en ligne de compte. Sur les cinquante autres, dix furent touchés, quelques-uns très gravement ; et deux moururent, malgré les soins dévoués de leurs collègues : ce furent le docteur Dumas, de Bordeaux, et l'un

de mes anciens élèves de Lille, le docteur Perier. La proportion de morbidité a donc été, pour les médecins, de vingt pour cent ; celle de mortalité, parmi les malades, de vingt pour cent, également.

Le Personnel volontaire

« En terminant ce rapport, je tiens à souligner la belle conduite de ceux qui, à côté des médecins, organisèrent les premiers secours, entre autres le sergent Leroux, du Mans, et surtout, le caporal Ducey, de Saint-Denis-d'Augerons, par Montreuil-l'Argillé (Eure). Ce dernier a continué son œuvre, a réuni des fonds, a créé un véritable service de ravitaillement pour les convalescents, leur donnant des médicaments, du quinquina, du lait condensé, du biscuit, etc. Je signale aussi le dévouement de nombreux infirmiers volontaires qui ont bravé la mort et qui, trop souvent, l'ont trouvée en soignant leurs compatriotes. Je me bornerai à citer le nom de mon principal infirmier, le nommé Doubrere Roger, de Marseillan, près Mirande (Gers), qui a contracté le typhus et qui, à peine rétabli, a repris son

poste avec un admirable entrain. Je serais heureux de voir donner à ces braves gens la récompense qu'ils ont méritée.

Rouen, le 12 août 1915. »

Signé : A. DAVID.

EXTRAIT DU RAPPORT DU DOCTEUR LESIEUR

Du rapport de M. le médecin aide-major Lesieur, du 36^e régiment d'infanterie, nous extrayons ce qui suit, sur son séjour au camp de Zossen, où il arrivait le 8 janvier 1915 :

« La nourriture était exécrable. Jamais une seule fois, je n'ai vu distribuer de la viande.

« Comme les médecins avaient, avant mon arrivée, protesté au sujet de la nourriture ignoble à laquelle les hommes étaient condamnés, ils n'avaient pas la faveur du commandement. Il n'y avait pas de travail pour neuf médecins. Un jour, quatre d'entre eux, qui étaient inoccupés et avaient demandé du travail, s'attirèrent cette réponse du médecin-chef Herschell : « Qu'ils s'occupent des poux, il y en a beaucoup dans le camp. » On les appelait « caporaux sanitaires », parce que adjudants, et on les me-

naçait de punitions, quand ils ne saluaient pas les sous-officiers allemands.

« Trois jours après mon arrivée au camp, nous eûmes la visite de l'ambassadeur d'Espagne qui me demanda ce que je pensais de la situation des prisonniers.

« Je ne lui cachai pas que, si on ne les molestait pas, en général, ils mouraient littéralement de faim. Le commandant du camp, M. von Altstuttenheim, qui était présent, comprit, et me manifesta, plus tard, toute sa rancune.

« D'une façon générale, l'état sanitaire, au début tout au moins, n'était pas mauvais ; mais, peu à peu, les tuberculeux se multiplièrent ; ils devinrent si nombreux qu'on dut, dans l'infirmerie du camp, leur réserver une salle entière, et plusieurs salles à l'hôpital. Beaucoup sont morts. Pour un grand nombre de ceux-là, il s'agit d'une véritable mort par inanition. A la fin également, se sont multipliées les albumineries que nous avons attribuées à l'alimentation de qualité inférieure. Beaucoup d'hommes présentaient des albumineries considérables. La plupart de ceux-là guérissaient d'eux-mêmes.

« Nous eûmes aussi d'assez nombreux cas bénins de scorbut. Enfin, au moment de notre départ, les dysenteries, les gastro-entérites se multiplièrent, sans cependant acquérir une gravité extrême; les maladies légères étaient soignées à l'infirmerie du camp, qui comprenait quatre-vingts lits pour les Français, et trente-cinq pour les Russes. Le régime de ces malades était le régime ordinaire du camp. Un peu de lait, cependant, était distribué, en quantité bien insuffisante dans les cas d'extrême besoin.

« Les maladies graves étaient soignées dans un hôpital annexé au camp. Là, les soins étaient convenables, la nourriture meilleure. Les tuberculeux recevaient même, à la fin, un peu de suralimentation, si j'ose dire, consistant en deux œufs par jour et un peu de viande crue. Les Allemands prirent cette mesure en mai, effrayés par le nombre croissant des tuberculeux. Nous demandâmes que quelques-uns d'entre nous fussent détachés à l'hôpital, pour y soigner nos malades, car, là seulement, notre présence pouvait être réellement nécessaire; on nous le refusa, et jamais nous ne pûmes même y aller voir nos malades. »

EXTRAIT DU RAPPORT DU DOCTEUR FROMONT

Du rapport de M. le docteur Fromont, rapatrié du camp de Merseburg, nous extrayons ce qui suit :

« On peut dire que nos hommes ont souffert, souffrent et souffriront jusqu'à la fin de leur captivité ; et ce n'a pas été la moindre de nos peines morales que d'entendre le cri de la faim inapaisée qui, à chaque moment de la journée, retentissait à nos oreilles ; que de voir des malades incapables de reprendre leurs forces, des blessés traînant pendant des mois des plaies insignifiantes, faute d'une alimentation suffisante. En plein hiver, des hommes, jeunes et vieux, civils ou militaires, ont attendu des heures à la porte de la baraque des médecins, sous la pluie et la neige, qu'on apportât notre repas, dans l'espoir, jamais déçu, qu'ils pourraient recevoir la desserte de notre modeste table. J'ai vu des Russes plonger, en courant, leur casquette dans les marmites qui passaient, et, poursuivis, jetés à terre par un autre affamé, voulant avoir sa part du larcin. J'en ai vu ramasser le sable imprégné d'un peu de soupe tombée, et le sucer

avec avidité ; d'autres, plongés dans un des récipients, en lécher la paroi comme un chien lèche son écuelle ; d'autres éplucher patiemment des boîtes à ordures pour y trouver ce qui pouvait rester de débris alimentaires dans les balayures de notre chambre... Des hommes, d'une honnêteté jusque là intacte, ont volé pour pouvoir acheter à la cantine un peu de nourriture ; le partage de la maigre ration de pain est surveillé par cent yeux, et dans bien des baraques, des hommes ont fabriqué des balances pour être sûrs que nul ne serait favorisé. Le pain moisi lui-même ne fait pas reculer les estomacs robustes, encore que l'expérience leur ait appris de quelles indispositions ils paieront ces frairies. Et, pour que le tableau — que je n'exagère pas, — soit exact, il faut affirmer que la faim seule peut décider un appétit, même délicat, à absorber la nourriture qui lui est fournie, et qui, au fur et à mesure que se prolonge la guerre, devient de moins en moins appétissante. Soupes compactes, le matin, comparables ou comparées au cataplasme ou à la colle d'affiches, à peine salées ou sucrées ; soupes claires, le soir, tapioca et

farines cuites à l'eau. Pommes de terre à fécule, criblées de germes et de parties noires ; harengs superbes, mais horriblement salés et que la faim oblige à manger, sans autre forme de procès ; bouts de saucisses, de boudins, d'une fraîcheur trop souvent douteuse ; fromages arrivés à la dernière limite de conservation ; tout cela composait des menus auxquels nul n'a jamais pu se résigner et que tous avalaient, à part une ou deux soupes aux pâtes, avec répugnance. A vrai dire, l'Allemagne donne à manger à nos hommes, mais c'est la France familiale et charitable qui, depuis février, leur permet de ne plus avoir constamment faim. »

Autres témoignages

Le développement effrayant de la tuberculose dans les camps allemands, n'est pas contesté. Il est constaté notamment, à Amberg, Friedrichsfeld, Kœnigsbrück, Parchim, Salzewedel, Zossen-Wunsdorf. La seule question qui se pose concerne les causes du mal. Si l'on en croyait les autorités allemandes, la responsabilité en doit être rejetée sur le tempérament de la race française, prédisposée à la tuberculose. Lors de la visite

qui, au début de l'année 1915, fut faite par les délégués de l'ambassade d'Espagne au camp de Kœnigsbrück, les médecins allemands insistèrent sur le grand nombre de Français atteints de tuberculose au moment de leur capture. Et, dans une note du 9 janvier 1915, ayant pour objet de répondre aux critiques qu'avait soulevées la mortalité élevée du camp de Zossen-Wunsdorf, le gouvernement allemand mentionnait la tuberculose « si répandue en France ». Dans ses observations, présentées le 25 janvier 1915, en réponse à la note allemande, le Service de santé français mit le doigt sur la plaie, en même temps qu'il signalait le remède. « En ce qui concerne les prisonniers civils, il ressort surtout de la note allemande qu'on a emmené en captivité beaucoup de pauvres gens, insuffisamment vêtus, donc fort dénués de tout, voire en mauvaise santé, sinon malades. Il serait fort étonnant que la tuberculose ne se montrât pas chez ces personnes moralement déprimées par les mesures violentes dont elles ont été l'objet, et d'ailleurs placées dans des conditions matérielles très défectueuses, soit au point de vue logement, soit

au point de vue alimentation. En ce qui concerne les prisonniers militaires, s'il est exact que la tuberculose se montre avec une certaine fréquence parmi eux, et étant donné, d'ailleurs, qu'il s'agit d'un groupe sélectionné, il faut voir là, en grande partie, le résultat des mauvaises conditions de logement (celui-ci encombré) et d'alimentation (celle-là insuffisante), auxquelles nos soldats sont soumis depuis plusieurs mois en Allemagne ; ces conditions sont bien connues comme étant précisément celles qui favorisent le plus le développement de la tuberculose. Il convient de remarquer, au surplus, que l'emploi des prisonniers à des travaux agricoles, leur répartition, de ce fait, en groupes moins nombreux, dans des locaux moins surpeuplés, l'attribution d'une nourriture plus abondante seraient les mesures les plus appropriées pour lutter d'une façon efficace contre l'apparition de la maladie dont il s'agit. »

Ces observations ont-elles été suivies d'effet ? On ne saurait le prétendre. Si les conditions d'installation se sont quelque peu améliorées, l'alimentation, principale cause du mal, est devenue encore pire. Les

témoignages apportés depuis le mois de janvier nous montrent les camps toujours encombrés, les prisonniers employés plus souvent aux travaux épuisants de la fabrique et de la mine qu'aux travaux agricoles. Enfin, la tuberculose continue ses ravages. A Friedrichsfeld, on nous atteste qu'elle est fréquemment réveillée par les privations de la campagne, et surtout par celles de la captivité. A Merseburg, le docteur Fromont signale « le réveil des tuberculoses anciennes cicatrisées, guéries ou torpides, l'apparition de bacillooses nouvelles nombreuses, à forme hémoptoïque (produit de l'inanition relative), l'évolution rapide sous forme toxhémique des bacillooses en évolution au moment de l'arrivée au camp ». A Zossen-Weinberg, « les médecins sont forcés de constater que la tuberculose évolue plus rapidement que dans la situation ordinaire ». Et à Darmstadt, il résulte d'un témoignage récent que « la situation des jeunes prisonniers civils, est effroyable. Les quatre cinquièmes de ces jeunes gens de dix-sept à vingt-quatre ans sont minés par la phtisie. La nourriture débilitante qui est servie aux prisonniers, l'impossibilité pour

ces jeunes gens de recevoir des colis, en nombre suffisant, attendu que la plupart ayant leurs parents en pays occupé ne reçoivent presque rien, sont la cause de cette situation.

Elle s'explique, en second lieu, par le mélange persistant des hommes de différentes nationalités, malgré des demandes réitérées. Le danger de la contagion n'échappe pas aux autorités allemandes, qui ont soin d'isoler les camps contaminés. A Wittenberg, à l'arrivée du docteur Gachon, en février 1915, aucune communication n'existe entre le camp et l'extérieur ; la nourriture et jusqu'aux cercueils sont envoyés au camp par un Decauville. Les malades sont soignés exclusivement par des médecins alliés ; les morts sont enterrés dans le camp. Et lorsque, à Cassel, l'épidémie commence à atteindre le détachement allemand, le commandant du camp est enfin relevé de ses fonctions. Mais toutes les demandes qui sont énergiquement formulées, soit à Langensalza, soit à Wittenberg, pour qu'il soit mis fin à la cohabitation des Français et des Russes, se heurtent à la résistance passive des auto-

rités. On répond que « c'est impossible », que c'est défendu par Berlin, et le général commandant le camp de Cassel aurait tenu ce propos féroce : « Je fais la guerre à ma façon. »

Le développement de l'épidémie trouve surtout son explication dans l'insuffisance des soins qui furent donnés. Pour les débuts de l'épidémie, un témoin oculaire, le docteur Viard, nous donne une description éloquente du camp de Cassel : « Des hommes entassés dans des baraques moins propres que beaucoup d'écuries, ayant tous, ou presque tous des habits déchirés, crasseux. Aucune mesure d'hygiène ne semble avoir été prise. Dans les cours, les Russes sont couchés dans la poussière ou dans la boue, beaucoup atteints déjà du typhus ; c'est à peine s'ils ne meurent pas dehors. Les cours sont pleines de débris de toutes sortes, vêtements en loques, linge de corps sale, boîtes de conserves, résidus d'aliments, etc. » Tel était l'état du camp de Cassel, au mois de mars 1915. Quand le gouvernement français, averti par une information de M. Ador, en date du 10 avril 1915, eût formulé une protestation énergique, portée à la connaissance des puissances neutres, des mesures de

désinfection et de prophylaxie furent promises. Elles restèrent inefficaces par suite de l'insuffisance des lazarets qui ne permettait qu'à une faible partie des soldats atteints d'y être admis, et obligeait à les renvoyer trop tôt. A Cassel, il fut décidé que, dans chaque bataillon, une baraque recevrait tous les soldats atteints, ou seulement soupçonnés de typhus. Ils s'y trouvaient entassés dans les conditions les plus lamentables : « Je n'oublierai jamais, dit le docteur Charpentier, le découragement affreux et la profonde pitié dont je fus saisi, le jour où je fus chargé de faire la visite à la baraque de la 19^e compagnie, ainsi transformée en lazaret d'isolement de fortune, et dans laquelle gisaient, lamentablement, plusieurs centaines de soldats français, atteints de typhus, dont beaucoup étaient à l'agonie. L'encombrement était tel que je devais enjamber des moribonds couchés à terre, souvent souillés de leurs déjections. »

De l'insuffisance persistante des médicaments

Les médicaments, à Langensalza, étaient parcimonieusement mesurés pendant l'épi-

démie. A Cassel, les mesures de désinfection auxquelles on avait recours imposaient aux malades un véritable martyre. Ce service étant installé à une extrémité du camp, le patient devait faire, en pleine fièvre, avec 39 ou 40° de température, un trajet de six cents à huit cents mètres. Là, à une époque où le froid était encore très vif, il lui fallait se dévêtir complètement, subir la coupe des cheveux, de la barbe et des poils du corps, recevoir, après avoir longtemps attendu son tour, une douche, tiède en principe, mais souvent presque froide.

De l'insuffisance du personnel médical allemand, dont la conduite, durant cette épidémie de typhus, fut inqualifiable.

A Cassel-Niederzwehren, pendant les mois d'avril et de mai, les médecins passaient dans les baraques, pleines de typhiques, sans jeter un coup d'œil sur les malades ; avec 39° de fièvre, on n'était pas reconnu ; le matin, on relevait des hommes qui étaient morts pendant la nuit. On vit même, à cette époque, dit le docteur Char-

pentier, des cadavres de typhiques, décédés dans les baraques, y rester deux jours, trois jours, avant d'être enlevés. Des mesures d'isolement et de désinfection furent enfin prises, à l'arrivée du docteur Rehberg, venant de Langensalza, un médecin allemand, — le seul — qui a fait preuve de dévouement et d'activité. A Langensalza, le docteur Koehler a laissé à ses collègues et à ses malades le plus sinistre souvenir : multipliant les fautes grossières, faisant la chasse aux opérations qu'il accomplissait contre la volonté des malades, poursuivant les infirmiers de ses brutalités et de ses coups. A Zossen, le docteur Quesner a causé, par son incurie, la mort de plusieurs prisonniers français. A Wittenberg, le stabartz se tenait prudemment hors des limites du camp.

Aux médecins français envoyés, — trop tard, — dans les camps contaminés, et dont plusieurs sont morts à la tâche, revient pour la plus grande part, l'honneur d'avoir enrayé, après de longs mois, les progrès de l'épidémie. Par ses origines, comme par sa durée et ses conséquences, elle constitue la plus douloureuse réplique {aux essais

d'apologie qu'on a présentés, quant à l'hygiène des camps de prisonniers français en Allemagne.

EXTRAIT DU RAPPORT DU DOCTEUR CHON

Nous extrayons ce qui suit du rapport adressé au Ministère de la Guerre, le 20 août 1915 par le médecin-major de 1^{re} classe Chon, du 14^e hussards, fait prisonnier à Ethe (Belgique), le 22 août 1914.

Sur son séjour au camp de Friedrichsfeld :

« Le sous-chef du camp, le major Bach, avait donné l'ordre de fusiller les fuyards et promettait une indemnité de soixante-dix marks à tout homme qui lui rapporterait le cadavre d'un Français. Ce fait nous a été rapporté par un ordonnance allemand, qui se vantait d'avoir abattu un prisonnier français dans ces conditions. »

Sur son séjour à Senne, du 22 mai au 12 juillet 1915, il note ce qui suit :

« On nous installa dans une mauvaise baraque en planches. Logés à quatorze médecins dans une pièce qui en pouvait contenir six, couchés dans des lits à plusieurs étages et sur des paillasses remplies avec des débris

de bois, enfermés comme des animaux derrière plusieurs rangées de fils de fer barbelés, menacés d'un courant électrique à haute tension si nous nous approchions trop des clôtures, ne pouvant sortir la nuit même pour aller aux cabinets sans risquer d'être abattus par une sentinelle, nourris d'une façon déplorable, ne pouvant sortir, devant nous faire accompagner par des sentinelles armées pour aller jusqu'à la cantine, distante de cinquante mètres, ne pouvant même pas adresser la moindre demande aux officiers du camp, qui avaient adopté la tactique de ne pas nous recevoir.

« Là, nous avons tous les jours sous les yeux le spectacle des ignobles brutalités allemandes à l'égard de nos prisonniers ; on leur infligeait des punitions atroces pour les motifs les plus futiles, quand on ne tirait pas sur eux. Les Allemands se divertissaient à faire courir dans un terrain sablonneux les hommes punis de prison, pendant des heures entières, en plein soleil, au mois de juin. Il fallait que les malheureux tombassent pour que la course fût arrêtée ; encore les relevait-on à coups de pied et les faisait-on tourner ensuite rapidement sur

place, jusqu'à ce que, complètement épuisés et étourdis, les malheureux tombassent encore, absolument exténués. Alors, ô comble de l'hypocrisie, le sous-officier allemand faisait semblant de prendre le pouls du patient, feignait même de lui parler amicalement. Que de fois nous sommes-nous éloignés, de peur de nous livrer à quelque acte de vivacité vis-à-vis de ces brutes immondes.

« Le régime des punis de prison comprenait 250 gr. de « K Brod » par jour et de l'eau, une gamelle tous les trois jours seulement, une pailleasse tous les trois jours également.

« Tous ces malheureux étaient commandés en allemand et n'avaient pas le droit de ne pas comprendre cette langue. Certains sous-officiers français sont même passés au conseil de Guerre et ont été condamnés à un an de prison, pour n'avoir pas obéi à des commandements allemands qu'ils n'avaient pas compris.

« Les gens qui avaient tenté de fuir étaient affublés de véritables déguisements : une manche bleue, une manche rouge, une jambièrre de pantalon bleue et l'autre rouge.

« Les civils étaient peut-être encore plus

maltraités que les militaires. Soumis à un régime alimentaire extrêmement réduit, composé seulement de pain et de café, lorsqu'ils ne voulaient pas aller dans les usines travailler à des besognes de guerre, on escomptait, en les prenant par la faim, les amener à partir quand même. »

Sur l'existence des prisonniers, il note :

« Les baraquements construits, les hommes étaient loin d'avoir une installation confortable. Les baraques, immenses, pouvaient contenir deux à trois cents hommes. Couchés sur une mauvaise paille, dans de petits espaces ressemblant à des cercueils, sans intervalle entre les cases, les hommes étaient dans des conditions hygiéniques déplorables. L'hiver, le camp de Friedrichsfeld présentait l'aspect d'un véritable marécage où les hommes pataugeaient dans la boue jusqu'aux chevilles. La plupart s'étaient confectionné des espèces de patins en bois qui leur permettaient de sortir sans marcher dans l'eau. Ce n'est que très tard dans la saison qu'on fit des distributions de sabots.

« Le chauffage était réduit au strict minimum.

« L'alimentation était manifestement insuffisante et comme quantité et comme qualité ; elle était réduite, d'ailleurs, progressivement. Les prisonniers n'avaient plus, à la fin, que 250 grammes d'un pain fait de pommes de terre, de son, de paille et de différents ingrédients de même genre. Le fond de l'alimentation était constitué par la soupe à l'orge ou à l'avoine, par des rutabagas ; la viande, le plus souvent du lard, était fort rare et en quantité minime, fréquemment avariée ; quelquefois, les hommes touchaient un peu de poisson (sardines ou morue fraîche). Nous nous demandions souvent comment nos hommes, habitués chez eux à tant de bien-être, pouvaient résister à un pareil régime alimentaire. Il est vrai que la plupart des prisonniers recevaient de France de nombreux colis, et c'était sans doute une tactique des Allemands, de restreindre la nourriture, pour en arriver à faire nourrir nos prisonniers par la France elle-même.

« Aucune boisson, vin ou bière, n'était tolérée. Les hommes buvaient du café et du thé léger.

« Ce qu'il y avait de plus défectueux au point de vue de l'hygiène était l'installation des latrines. Primitivement, il n'y avait, d'ailleurs, que des feuillées surmontées d'une simple barre sur laquelle on s'asseyait. Des spectateurs délicats, quelquefois féminins venaient à cet endroit observer, voire à la lorgnette, nos hommes, au moment où ils auraient bien désiré la plus grande tranquillité.

« La vidange des latrines fut faite, longtemps, au moyen de simples tonneaux dont quelques-uns, chaque matin, étaient versés régulièrement dans un fossé du camp, et rendaient l'atmosphère absolument pestilentielle.

« La discipline était d'une sévérité inouïe, les punitions hors de proportion avec les fautes commises ; la peine du poteau existait, et l'on voyait des hommes, à peine vêtus, rester attachés des heures entières, en plein hiver, exposés à toutes les intempéries. Sous les prétextes les plus futiles, les sentinelles brutalisaient les hommes dont ils avaient la garde, quand ils ne tiraient pas sur eux.

« La tuberculose fut fréquemment cons-

tatée, si bien que les Allemands déclaraient que les Français étaient presque tous tuberculeux. En réalité, si l'on avait soumis les Allemands, gros mangeurs par nature, au régime des nôtres, il est vraisemblable qu'on eût fait exactement chez eux les mêmes constatations. Etant donné le nombre des tuberculeux, on fut obligé d'isoler dans une baraque spéciale les porteurs de lésions ouvertes ; ils étaient une centaine environ, sur 15.000 hommes, que comprenait le camp. D'autre part, et comme si l'on avait voulu faire exprès de propager la maladie, on mettait dans cette même baraque tous les convalescents sortant du lazaret, de façon que se trouvaient réunis des gens contagieux et des hommes réceptifs au plus haut degré.

« Nous avons réclamé souvent contre cette façon de faire, et ce n'est qu'en mai, au moment de notre départ pour le camp de Senne, que l'on se décidait à faire une séparation entre tuberculeux et convalescents. »

Fait prisonnier pendant qu'il soignait des blessés allemands et français, il décrit, comme suit, la fusillade de prisonniers français, parmi lesquels de nombreux infirmiers :

« Péniblement, nous arrivons aux dernières maisons. Nous voyons là, sur le bord de la route, notre petite voiture pour blessés, absolument éventrée, le cheval a été pris.

« Un peu plus loin, un peloton d'exécution ; en face de lui, sur un petit talus, sur le bord de la route, gisent enchevêtrés une cinquantaine de cadavres de prisonniers français qu'on vient de fusiller. Nous approchons, et nous reconnaissons, à leur veste bleue, à leur brassard, nos malheureux petits infirmiers qui n'ont pas été épargnés. Un sous-officier achève à coups de revolver ceux qui remuent encore. Il nous interpelle, nous fait poser nos brancards, et nous donne, en allemand, l'ordre de lui désigner tous ceux des nôtres qui respirent encore. Nous répondons que nous ne voulons pas faire cette besogne, que nous sommes faits pour soigner et non pour tuer ; que nous préférons subir le même sort. Furieux, ce sous-officier réitère son ordre et fait mine de tirer sur nous. Fort heureusement, arrive à ce moment, à notre hauteur, l'officier allemand qui avait fait évacuer l'ambulance où nous venions d'être pris. Nous allons à

lui et lui expliquons ce qu'on exige de nous ; sa réponse est d'abord que les lois de la guerre veulent que l'on tue tous ceux qui ont tiré sur les troupes, qu'avec la justice allemande, il n'y a pas de quartier. Nous lui faisons remarquer alors que, parmi ces hommes qu'on vient de fusiller, il y a nos infirmiers qui ont été désarmés devant nous, qui non seulement n'ont pas tiré, mais bien mieux, ont été faits prisonniers pour avoir voulu soigner avec nous des blessés allemands ; que cette façon d'agir avec des infirmiers est contraire aux lois de la guerre. Après quelques instants d'hésitation, l'officier, pris de pitié et de remords peut-être, donne l'ordre d'arrêter cette fusillade. Nous insistons et lui demandons de pouvoir emmener avec nous ceux de ces malheureux qui n'étaient pas morts. Il finit par nous l'accorder, après nous avoir cependant dit qu'il valait mieux achever tout de suite les trop gravement atteints. Nous nous opposons à son projet. Ce dialogue avait lieu en allemand. Parlant français, nous nous adressâmes à nos pauvres fusillés pour leur dire : « Tous ceux qui peuvent, venez avec nous. Du courage, nous vous emmenons. »

« Ce fut un spectacle navrant et inoubliable de voir ces hommes, échappés miraculeusement à la mort, se dégager lamentablement de ce monceau de cadavres. Un avait le nez complètement arraché et était horrible à voir ; d'autres, blessés aux jambes, nous suppliaient de venir les prendre. Nous pensions alors qu'après avoir remis nos blessés à une formation sanitaire allemande, nous pourrions revenir chercher ceux que nous ne pouvions prendre immédiatement. Il n'en fut rien ; et plusieurs de ces malheureux moururent sans doute, sans le moindre secours, à l'endroit où ils avaient été lâchement fusillés. »

TÉMOIGNAGES
DE PRISONNIERS FRANÇAIS
INTERNÉS EN SUISSE DÉPUIS LE
MOIS DE FÉVRIER 1916

TÉMOIGNAGES
DE PRISONNIERS FRANÇAIS
INTERNÉS EN SUISSE DEPUIS LE
MOIS DE FÉVRIER 1916

PETIT (Charles), 42 ans, 1^{er} d'artillerie. Fait prisonnier à Maubeuge, le 7 septembre 1914. Il a été évacué sur le camp de Munster.

Pendant les premières six semaines, il n'y avait aucune installation pour loger les hommes, ni tentes, ni baraquements. Le nombre des prisonniers était de 24.000 ; pour se mettre à l'abri, ils creusaient des trous dans la terre, en les couvrant tant bien que mal de mottes de gazon. Il n'y avait aucune installation de cuisine au début. Il fallait aller à la ville pour chercher de l'eau. La distance était de dix kilomètres. La mortalité des prisonniers, à ce moment, était considérable. Les installations de baraquements n'ont été achevées que vers la fin de janvier 1915.

Il n'a pas eu à se plaindre, ni constaté des

faits de brutalité envers les prisonniers, au camp de Munster.

En octobre 1915, il a été envoyé à Bockum pour travailler dans une usine de munitions. Il faisait partie d'une équipe de cent prisonniers français, divisés par groupes de quinze à vingt hommes. Une partie de ces hommes se sont révoltés, et ont refusé de travailler à la confection des munitions. Ils ont été cruellement punis. On les obligeait à rester debout, dans la position du « garde à vous » pendant vingt-quatre heures, sans boire, ni manger, sans possibilité de satisfaire leurs besoins. Plusieurs des hommes, cités comme meneurs, ont été conduits dans une pièce à part, où ils ont été battus à coups de crosse de fusil, coups de pied et de poing. Il a entendu les cris de ces hommes pendant une dizaine de minutes, et la scène n'a pris fin qu'au moment où les hommes sont tombés. Il est tombé malade à la suite de mauvais traitements subis, et a été envoyé au camp de Neuenkirchen (Westphalie), où il a été occupé à des travaux de terrassement. Là, il n'a pas eu à se plaindre de mauvais traitements et la nourriture était mangeable.

Il a ensuite été évacué sur le lazaret du camp de Munster, pour bronchite chronique. Ne se plaint pas des soins au lazaret.

Evacué sur la Suisse le 25 juillet 1916, pour tuberculose pulmonaire.

BONNAUD (Charles), 39 ans, adjudant au 4^e de ligne, fait prisonnier à Signeulles, en Belgique, le 22 août 1914.

Il a été évacué sur Alten-Grabow. Il décrit la nourriture au camp comme très mauvaise et insuffisante. Evacué sur l'infirmerie du camp pour sa blessure. Pendant les deux mois qu'il a passés à l'infirmerie, la nourriture était meilleure et il y était bien traité. Le 1^{er} janvier 1915, il a vu un soldat français tué d'un coup de baïonnette porté par une sentinelle allemande. Les prisonniers russes étaient, selon lui, très maltraités et bien plus brutalisés que les Français. Le 13 mai 1915, il a assisté à la scène suivante : Des sous-officiers prisonniers, qui avaient refusé de faire le pas gymnastique ont été enfermés dans un lavoir, et une sentinelle a

tiré un coup de fusil sur eux. Malgré qu'elle n'ait tiré qu'un seul coup, deux des sous-officiers ont été atteints; l'un est mort immédiatement, l'autre blessé grièvement, est mort le lendemain, malgré les soins des médecins russes Figurnoff et Tarlet.

La première année, la punition dite « au poteau » était très fréquente. Il y avait, au camp, une vingtaine de poteaux, où les hommes étaient attachés une ou deux heures par jour, par n'importe quel temps.

Evacué en Suisse, le 18 mai 1916, pour blessure pénétrante de la poitrine et perforation pulmonaire.

LAINÉ (Emile), 32 ans, 35^e de ligne. Il a été fait prisonnier le 14 janvier 1915, à Soissons.

Evacué sur Langensalza (Saxe). Le voyage en chemin de fer dura cinq jours et cinq nuits. Les prisonniers étaient enfermés dans des wagons à bestiaux (soixante hommes par wagon), et ne recevaient presque rien à manger pendant ce voyage. Ces hommes,

qui étaient propres au départ, ont été couchés à leur arrivée sur de la paille pourrie et pleine de vermine. Le lendemain, ils se trouvaient tous couverts de poux. Il décrit la nourriture dans ce camp comme « infecte ». Fin janvier 1915, il fut évacué sur le camp de Cassel. Ici, il était couché sur des sacs remplis de copeaux, également infectés de poux. La nourriture à Cassel a toujours été mauvaise et insuffisante. Les colis de France arrivaient en bon état et étaient remis intacts aux prisonniers.

Dès le début, les prisonniers russes et français vivaient pêle-mêle et couchaient dans les baraques, sans être groupés par nationalités ; l'épidémie de typhus a commencé au mois de février 1915. Il est lui-même tombé malade au mois d'avril. Il évalue le nombre des malades pendant cette épidémie, à 10.000. L'infirmerie étant tout à fait insuffisante, les malades n'ont pu être séparés des bien portants, mais sont restés dans les baraquements, pêle-mêle. Les médicaments manquaient, les soins étaient nuls. Au mois de mars, des médecins français sont arrivés et ont tout de suite pris des mesures de désinfection, mais ils ont

eu beaucoup de mal à obtenir ce dont ils avaient besoin. Les mesures de désinfection consistaient principalement dans les opérations suivantes. Les hommes étaient complètement rasés et placés sous une douche d'eau chaude, où ils étaient savonnés. Pendant ce temps, les effets étaient désinfectés à la vapeur. Cette désinfection se faisait dans un grand hangar, mais, comme elle demandait un certain temps, les hommes, malades comme bien portants, étaient malheureusement obligés d'attendre complètement nus, souvent jusqu'à trois heures, sur le sol humide, par une température rigoureuse. Comme il a fallu brûler tous les sacs de couchage, et qu'il n'y en avait pas de rechange, les hommes restaient un à deux mois couchés sur le plancher. Il est lui-même resté pendant deux mois dans ces conditions de couchage.

Il n'y avait, dans ce camp, qui renfermait 19.000 prisonniers, que deux fosses d'aisances, qui étaient situées aux deux extrémités du camp. Ces lieux « d'aisances » consistaient en une longue poutre au-dessus d'une fosse. Sur la poutre, il y avait de la place pour une trentaine d'hommes à la

fois. Comme l'installation était tout à fait insuffisante pour le nombre des malades, il fallait attendre son tour souvent plus d'une heure, et comme tous les malades avaient la diarrhée, ils souillaient leurs effets, ne pouvant pas attendre. Le soir, les fosses débordaient. Il est arrivé que des hommes affaiblis sont tombés dedans.

Il a été évacué sur Wahn, près Cologne, d'où il a été dirigé sur Kummersbach, dans une usine de munitions. Ici, on voulait l'obliger à travailler à la fabrication d'obus. Le détachement se composait de soixante prisonniers français et deux cents russes. Les Français ont refusé ce travail et ont été, comme punition, enfermés pendant vingt-quatre heures sans manger. On les a ensuite expédiés sur une autre usine à munitions, à Troisdorf (près Cologne). Sur nouveau refus de leur part, ils ont été employés à d'autres travaux (terrassements). Au début, les hommes étaient frappés avec brutalité, principalement par un sous-officier allemand, mais sur une plainte collective, celui-ci a été envoyé au front, et le traitement est devenu meilleur. Il se plaint du couchage : les sacs étaient bourrés de papier

coupé au massicot, ne cédant pas sous le poids du corps. Les hommes couchaient dans une baraque, insuffisante comme cube d'air, tourmentés par puces et poux. La nourriture dans cette usine était encore plus mauvaise qu'au camp de Cassel, et comme les colis de France arrivaient avec beaucoup de retard, il dit avoir failli mourir de faim.

Il est devenu tuberculeux (tuberculose pulmonaire) et a été évacué sur Leysin, le 2 mai 1916.

OLIVIER (Marcel), 30 ans, 201^e de ligne, fait prisonnier à Souain et évacué sur le camp de Cassel.

Il confirme en tous points les détails de la déposition ci-dessus de M. Laine, sur l'épidémie à Cassel.

Il évalue le nombre des Français morts à 17 ou 1.800, celui des Russes à 1.200.

Il a eu le typhus le 13 mai, est sorti du lazaret le 27 juillet 1915, très anémié. Il souffre encore d'un écoulement d'oreille à la suite du typhus.

Évacué sur la Suisse le 22 mai 1916.

ASTIER (Siméon), 28 ans, sergent au 61^e d'infanterie. A été blessé et fait prisonnier le 20 août 1914, à Vergaville (Lorraine). Interné dans le camp de Münsingen.

Il décrit la nourriture comme étant mauvaise et insuffisante. Il y a eu, dans ce camp, une petite épidémie de typhus parmi les Russes, et une épidémie de scarlatine assez bénigne.

Il a vu trois cas de mauvais traitements de Français, par coups de baïonnette. Un de ces cas concerne le soldat Souvet. Ayant demandé à une sentinelle de changer de travail, celle-ci l'a fait rentrer dans les rangs à coups de crosse, et, comme le prisonnier faisait un mouvement pour éviter le coup, la sentinelle a tourné son arme et lui a enfoncé la baïonnette de deux centimètres dans la poitrine. Le nommé Souvet a, de ce fait, passé en conseil de guerre pour soi-disant rébellion. Il a été condamné à deux ans de prison, peine qui, en appel, a été réduite à six mois. La sentinelle a été acquittée.

MÉTRA (Paul), 38 ans, 18^e territorial,

a été fait prisonnier à Miraumont, le 1^{er} octobre 1914. Interné au camp de Munster (camp n^o 3).

Il a été envoyé dans les mines de Neumühl (Westphalie). Expédié soi-disant pour travailler dans les champs, il a été obligé, avec soixante autres prisonniers, et malgré leurs protestations, de travailler dans les mines. A la suite de leurs protestations, ils ont été battus brutalement à coups de bâton et de crosse de fusil. C'étaient surtout les chefs porions (civils), qui battaient les hommes, en présence du sous-officier, et les sentinelles n'ont rien fait pour empêcher ces brutalités. Plusieurs des hommes de son détachement sont restés malades, une ou deux semaines, à la suite de ces violences, qui continuaient même contre les hommes tombés à terre.

Le travail dans la mine — qu'il décrit comme très dur — a continué pendant un mois. Il a cessé à la suite d'un rapport, rédigé par un de ses co-prisonniers, et que celui-ci a pu faire arriver au général commandant le camp.

Une enquête faite par cet officier supérieur

a eu pour résultat que les prisonniers furent ramenés au camp.

Il a, depuis, travaillé sur une ligne de chemin de fer jusqu'au mois de février 1916, quand il a été atteint de pneumonie. Il est resté au lazaret jusqu'au 20 juillet, puis il a été envoyé en Suisse. Il se plaint du manque de soins et de médicaments au lazaret. Son poids à son arrivée en Suisse, était de 54 kilog. 500, son poids habituel est de 63 kilogrs.

LEWINE (Charles), 38 ans, 245^e de ligne, fait prisonnier à Villerzy, le 23 août 1914, et interné au camp de Hammelburg (Bavière).

Les paillasses, dans ce camp, n'étaient changées que tous les cinq à six mois, elles grouillaient de vermine. La nourriture était bonne au début, mais devint plus tard, mauvaise et insuffisante. On trouvait dans le pain de la sciure de bois et de la paille hâchée. Il y a eu, dans ce camp, une petite épidémie de variole.

Il y avait, dans le camp de Hammelburg, environ 4.500 hommes, que l'on a tous envoyés travailler, soit dans les usines de munitions, soit dans les champs. Les hommes qui refusaient de travailler pour l'armée étaient punis au camp de discipline, où il y avait constamment deux cents à trois cents prisonniers. Le régime, dans ce camp de discipline, semble avoir été absolument inhumain. Les hommes étaient réveillés à quatre heures du matin et partaient pour le travail à cinq heures, après avoir bu une décoction de glands grillés, sans sucre. Le travail consistait à casser des pierres et à traîner de lourds camions remplis de pierres. Ils rentraient au camp à midi et repartaient à une heure, après avoir mangé une soupe d'orge claire et 130 grammes de pain noir, de mauvaise qualité. A 7 heures, retour au camp de discipline. Le souper consistait en un bol de jus de glands, du hareng cru ou de la morue. Coucher à 8 heures. Suppression absolue de correspondance et de colis, pendant la punition, qui durait vingt-et-un jours.

Les hommes avaient l'aspect de squelettes, à la suite de ce traitement, et la

plupart, reconnus malades, étaient portés à l'hôpital.

Il a été évacué sur la Suisse, le 24 mai 1916 pour laryngite et tuberculose pulmonaire.

GOUPIL (Louis), 24 ans, 154^e d'infanterie. A été fait prisonnier à Fillières, le 22 août 1914. Blessé aux deux pieds, il a d'abord été conduit au lazaret du camp de Wittenberg. Il ne se plaint pas des soins donnés au lazaret.

Il est resté au camp de Wittenberg jusqu'au 20 janvier 1916. Il y a passé le temps de l'épidémie de typhus, et évalue le nombre des malades à 5.000 au moins, dont 2.000 sont morts. (Le nombre total de prisonniers, selon lui, était de 15.000).

Quand l'épidémie s'est développée, on a isolé le camp avec des palissades. Tous les officiers, sous-officiers et médecins allemands sont partis. La nourriture était préparée par les prisonniers. On leur passait les provisions par des glissières, hors du camp. La séparation complète avec l'extérieur s'est prolongée du mois de janvier jusqu'au mois

d'août 1915. Personne n'a pu sortir ni entrer pendant ce temps. Les copeaux de couchage n'ont pas été changés de janvier à juin. Les cercueils étaient passés par-dessus l'enclos, les cadavres ensevelis et enterrés par les prisonniers. Au mois de mars, le cimetière du camp derrière les baraques était plein, et il a fallu en faire un autre à proximité.

Les mesures de désinfection ont commencé fin mai. Les hommes étaient rasés et passés à la douche et au savon, les copeaux brûlés. Au mois d'août, les médecins allemands se montraient de nouveau, mais ils ne descendaient pas dans le camp, se contentant de donner les ordres de désinfection du haut d'estrades élevées. Il y a eu sept médecins français qui restèrent pendant toute l'épidémie. Trois parmi eux sont morts.

Le jour de la déclaration de guerre de l'Italie, il y a eu une grande excitation parmi les sentinelles qui surveillaient les prisonniers, ils ont tiré des coups de fusil sur des hommes qui ne rentraient pas assez vite dans les baraques, et en ont tué sept et blessé huit.

Il a été évacué sur la Suisse au début de l'année 1916 pour tuberculose pulmonaire.

DESBAZEILLES (Maurice), 40 ans, 246^e infanterie. A été fait prisonnier au bois des Buttes (Craonne), le 10 mars 1916.

Evacué à Laon pendant dix jours, après sa capture, il est resté enfermé dans la citadelle, où la nourriture était tellement insuffisante qu'il serait mort de faim avec une centaine de camarades, sans le dévouement d'un comité français de secours, à Laon, qui apportait de la nourriture aux prisonniers.

Il a été dirigé sur le camp de Munster, dont l'installation, à ce moment (en 1916), était bonne. Par contre, la nourriture était mauvaise. Souvent, il y avait des vers dans la morue salée. Les colis de France arrivaient bien, après dix-huit à trente jours, et remis intacts.

Il n'a pas constaté ou subi de mauvais traitements.

Désigné d'abord par les deux majors allemands pour être envoyé en Suisse, il a pourtant failli être envoyé dans une mine pour y travailler, mais sur sa protestation, de nouveau examiné par un médecin allemand et envoyé au lazaret, le 3 juillet 1916, en même temps que trois Russes et deux

Français, qui revenaient des mines. Un des Français était à l'agonie.

De retour à Munster, il a été évacué sur la Suisse, le 20 juillet, cette année, pour tuberculose pulmonaire.

VANDAMME (Georges), infirmier, 3^e territorial, fait prisonnier à Maubeuge. Interné à Zossen, où il n'y avait pas de baraques. Les prisonniers étaient obligés de creuser des trous dans la terre pour s'y abriter. Couchage sans paille, mauvaise nourriture. Il a été évacué sur Chemnitz, au mois de novembre, où il est resté jusqu'au mois de janvier 1916, quand il a été transporté à Königsbrück.

A Chemnitz, les prisonniers étaient bien logés et bien chauffés. Ils avaient de la paille à discrétion. La nourriture n'était pas insuffisante, comme quantité, mais immangeable. Le poisson sentait mauvais, les légumes étaient mal cuits, le pain excessivement mauvais. On y trouvait des épluchures de pommes de terre, de la sciure de

bois, même des morceaux de bois. Comme boisson, de l'eau, et le matin, une décoction de glands. Il y a eu une épidémie de typhus parmi les Russes, elle s'est répandue parmi les Français également, et il y a eu plusieurs cas de mort. Au début, on n'a pas séparé les malades des bien portants ; plus tard, la séparation a été complète. Il n'a pas constaté d'autres épidémies.

Il a été soigné à Chemnitz pour rhumatisme attrapé à Zossen. Ne se plaint pas des soins reçus à Chemnitz.

Evacué sur la Suisse au printemps 1916.

MARSAUX (Charles), 42 ans, 14^e territorial. Il a été fait prisonnier le 3 octobre 1914, près d'Arras, et interné à Wittenberg. Logé sous les tentes pendant un mois, plus tard dans des baraquements en bois, suffisamment chauffés, surtout le premier hiver. Couché sur copeaux. La nourriture était immangeable, excepté la viande, dont on avait 250 grammes par semaine. Elle était mélangée avec les bas-morceaux : poumons, intestins. Le pain était mauvais, les prisonniers

français le donnaient habituellement aux Russes, qui ne recevaient rien de leur pays. Ce n'est qu'au bout de huit mois qu'il a pu écrire en France ; plus tard, les Français ont pu écrire régulièrement à leur famille et recevoir les colis en quantité suffisante.

L'épidémie de typhus a débuté au mois de décembre 1914. Les deux tiers du camp ont été malades. Au début, les Français étaient séparés des Russes, mais au mois de janvier, en pleine épidémie, on a mélangé les deux nations. Les soins étaient nuls, le camp était consigné et aucun médecin allemand n'y entraît. Les soins étaient donnés par sept médecins français, dont plusieurs sont morts. Il n'y avait pas de médicaments. Il est resté malade du typhus pendant quarante jours.

L'épidémie s'est ralentie vers le mois de mai, et ce n'est que vers cette époque que des mesures de désinfection ont été prises.

Envoyé en Suisse le 3 mai 1916 pour rhumatisme et affaiblissement général.

Dit avoir constaté de nombreux cas de tuberculose dans le camp de Wittenberg. Au mois de novembre, on a commencé à séparer les tuberculeux des autres.

LE SOUCHU (Raymond), 25 ans, 19^e d'infanterie.

Déposition du sergent Le Souchu Raymond, sur les mauvais traitements exercés sur les prisonniers de guerre en Allemagne.

« En arrivant comme blessé de Belgique, j'ai d'abord été interné au camp de Wunsdorf, près de Berlin. Ce camp n'avait ni baraquements, ni tentes. Tous les prisonniers (blessés ou pas) étaient couchés à même le sol, enveloppés dans une couverture. On n'y avait à manger que très irrégulièrement, quelquefois un jour sur deux.

« Le commandant du camp frappait les prisonniers à coups de cravache, sans motifs plausibles.

« Il n'y avait pas d'infirmier, et les pansements n'y ont jamais été refaits.

« Les punitions consistaient en : poteau, quatre heures, ou cellule, quarante-huit heures au minimum. La cellule était une cage en fil de fer, exposée à tous les vents. L'homme puni ne pouvait s'y étendre, et ne recevait, comme nourriture, que du pain et de l'eau. Les punitions s'infligeaient aussi bien aux hommes blessés qu'aux pri-

sonniers valides. Aussi, bon nombre y sont morts.

« Je ne suis resté que six semaines à Wunsdorf, d'où j'ai été emmené à Zossen.

« Sur le camp de Zossen, rien à dire, le commandant était très humain. C'est un des meilleurs camps d'Allemagne. Toutes les fois qu'une délégation venait à Berlin, on lui montrait le camp de Zossen. J'ai séjourné à Zossen de novembre 1914 à septembre 1915. Après Zossen, j'ai été interné à Müncheberg (Brandebourg). Müncheberg n'est pas ce que l'on peut appeler un camp. Nous étions logés dans une ancienne bergerie, où les bas-flancs étaient superposés à trois et quatre étages, dans des étables de trente mètres de long, dix mètres de large et cinq de hauteur. Dans chacun de ces bâtiments, on logeait deux cent cinquante hommes. Les prisonniers de tous grades étaient astreints au travail d'assainissement de marais. Le travail était de huit heures par jour. Pour se rendre au travail, il y avait une heure de marche.

« La discipline y était terrible. Les punitions intolérables. C'est à Müncheberg que j'ai vu une sentinelle qui, pour attacher

un homme au poteau, lui mettait des briques sous les pieds, puis, quand l'homme était solidement attaché, les briques étaient enlevées, de sorte que l'homme était presque suspendu, ou ne reposait au sol que sur la pointe des pieds, et il restait dans cette position au moins deux heures.

« La cellule était un cachot au sous-sol absolument noir, n'ayant pas de fenêtre; la porte n'était ouverte que pour donner au puni le pain et l'eau. La punition de cellule était, au minimum, de six jours.

« La désinfection se pratiquait de la façon suivante : les hommes d'une compagnie étaient rassemblés à sept heures du matin avec tous leurs objets. Ils étaient conduits à la porte des douches, où ils se déshabillaient en plein air, par n'importe quel temps. Tous les vêtements et tous les objets (même les conserves), étaient réunis dans un ballot, et enfournés dans une chaudière. Les hommes pénétraient dans la salle de douches, où ils se lavaient, et ensuite, pénétraient dans un local sans feu, où ils attendaient tout nus, deux ou trois heures, que leurs ballots sortent de la chaudière.

« Les vêtements sortant de la chaudière étaient tout imprégnés de vapeur, et souvent, étaient tellement mouillés qu'on devait les tordre avant de les revêtir, n'ayant plus de linge sec, puisque tout passait dans la chaudière.

« Les lettres, les mandats et les colis mettaient, en moyenne, un mois et demi à nous parvenir.

« Je suis resté à Müncheberg, de septembre à décembre 1915. De là, j'ai été dirigé sur le camp de Cottbus.

« Le camp de Cottbus est le camp où a régné une grande épidémie de typhus. Avant notre arrivée, il ne se composait que de Russes. Il y avait là 15.000 Russes, dont 5.000 sont morts pendant l'épidémie. Dès le début de l'épidémie, les docteurs allemands ont quitté le camp, laissant tous les malades entre les mains des docteurs russes. L'épidémie a enfin été enrayée, grâce au dévouement des médecins et infirmiers russes, sous les ordres du docteur Carvosky.

« Quand mon convoi est arrivé à Cottbus, il y avait déjà trois mois que l'épidémie était complètement enrayée.

« Les médecins français qui faisaient

partie de ce convoi n'avaient aucune autorité, malgré les réclamations du docteur Carvosky. N'étant pas officiers, les docteurs français n'étaient considérés que comme sous-officiers et non comme médecins, quoique ce soit eux qui nous passaient la visite. Ainsi, le soldat qui était reconnu malade à la visite le matin, allait en corvée ou au travail l'après-midi, si le caporal allemand avait besoin d'hommes de corvée. Pour mon compte personnel, c'est à ce camp que j'ai subi les plus mauvais traitements, dans les conditions suivantes :

« Etant malade et à l'infirmierie, j'appris que des soldats de Bretagne étaient désignés pour aller travailler dans une usine de munitions à Berlin. Je me rendis à la compagnie, et, en langue bretonne, leur rappelai leur devoir. En arrivant à l'usine, tous refusent le travail. Je ne sais comment les Allemands ont su que c'était moi qui les avais encouragés à ne pas travailler aux munitions. Mais à quelques jours de là, alors que j'étais très malade (40° de fièvre), le feldwebel allemand entra à l'infirmierie avec quatre sentinelles baïonnette au canon, et, malgré les supplications des docteurs français et russes,

m'intimèrent l'ordre de les suivre. Ne me levant pas assez vite, à leur gré, ils m'arrachèrent de mon lit. Là, les docteurs me donnèrent de la quinine pour me couper la fièvre. Je fus emmené au train et dirigé sur Berlin. Un sous-officier allemand me dit, en route, que j'allais faire le travail que j'avais interdit à mes hommes de faire. En arrivant sous le tunnel de Spandau, je profitai d'un ralentissement du train et de l'inattention de mes gardiens pour m'évader ; je suis resté cinq jours et cinq nuits dehors. Quand j'ai été repris, j'ai reçu de nombreux coups de crosse et de pied, puis je fus ramené à Cottbus, où j'attrapai 15 jours de cachot, mais le docteur allemand se trouvant là, par hasard, voyant mon état de faiblesse, me fit rentrer à l'infirmerie, d'où je ne suis sorti que pour venir en Suisse.

« Au camp de Cottbus, les Allemands essayaient, par tous les moyens, de semer l'indiscipline dans les rangs français. Les sous-officiers français faisaient les corvées du camp les plus répugnantes et nos gardiens excitaient nos soldats à se moquer de nous.

« Enfin, le 3 mai, les sous-officiers et les

militaires ayant des professions libérales, partaient pour le front russe. Parmi ceux-ci se trouvaient le sergent Lecrivain, du 36^e de ligne, attaché à la Banque de France, à Fontainebleau, sergent Delabarde, du 39^e d'infanterie, placier en automobiles, sergent Dubreuil, du 278^e d'infanterie, instituteur.

« Le même jour, un fort détachement de Russes et d'infirmiers russes partait pour la Courlande, pour les hôpitaux de campagne.

L'adresse centrale d'un de mes amis était :

Pierre Wassiliew. — Stammlager Heilsberg. Gefangenenarbeitsabteilung, 61/1 in Goldingen.

« Les infirmiers français et russes font les corvées les plus dures, au même titre que les gradés. Les infirmeries manquent de médicaments, et la nourriture n'est pas mangeable. »

« Leysin, le 12 août 1916.

« *Signé* : LE SOUCHU. »

BENBOUZID ALI BOUAKAZ, 30 ans, sous-lieutenant des spahis auxiliaires algériens.

Fait prisonnier le 12 octobre 1914, à Lille, où il se trouvait malade à l'hôpital.

A Lille, les Allemands lui ont enlevé tous ses effets, et il est resté pieds nus, seulement vêtu d'un chandail et d'un pantalon. A été transporté, malade, sans autre vêtements, à Gutzingen (Hanovre). Le voyage a duré quatre jours et trois nuits, dans un wagon à bestiaux, sans paille et absolument sans nourriture. Il a reçu de nombreux coups de crosse. Arrivé au camp, il y est resté toute une journée dans la boue. Malgré son grade d'officier, il a été employé à la construction des baraques. On lui a refusé l'achat d'une couverture, et il n'a pu avoir de vêtements qu'au bout d'un mois.

Il est resté quatre mois à Gutzingen, où il a assisté à la scène suivante : Un prisonnier anglais, malade, qui n'avancait pas assez vite, au gré de la sentinelle, a été tué par celle-ci à coups de fusil. Il est tombé mort près du témoin. Le commandant du camp était présent à ce meurtre et n'a fait aucune observation à la sentinelle.

Les prisonniers étaient souvent battus à coups de bâton.

Evacué le 1^{er} mars 1915 sur le camp de Zossen.

On avait réuni dans ce camp 4.600 musulmans algériens et on a essayé par tous les moyens, persuasion et menace, de les obliger à s'enrôler dans l'armée turque. Ils ont tous refusé, se disant Français et nullement disposés à combattre leur patrie. Ils ont rédigé une réclamation à ce sujet à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, mais cette réclamation ne semble jamais être arrivée à destination. La seule autorité à laquelle on permettait d'écrire était le ministre turc à Berlin.

Au dire du témoin, le camp de Zossen n'a jamais été visité par la commission suisse.

Il a été envoyé avec beaucoup d'autres gradés, au camp de représailles de Lansdorf, en Silésie. La nourriture, ici, n'était pas trop mauvaise, et il n'y a pas subi de mauvais traitements. Mais il a, par contre, vu de très nombreux cas de brutalité envers les Russes prisonniers, dont le nombre était de 35.000, et qui étaient employés aux travaux de terrassement, à casser des pierres et à traîner de lourds camions remplis de pierres. Il a

souvent vu des Russes blessés à coups de baïonnette. Ils étaient pieds nus et très sommairement vêtus. Les coups de crosse et de bâton « pleuvaient ».

Il a été évacué sur Crefeld, le 17 juillet 1915. Dans ce camp, il a été bien traité, et n'a pas été astreint aux travaux manuels. Il est resté à Crefeld, jusqu'au mois de mai 1916, quand il a été interné en Suisse pour tuberculose pulmonaire.

MARTIN (Francis), 28 ans. Préposé aux Douanes. Fait prisonnier à Condé-sur-l'Escaut, le 24 août 1914. Evacué sur Alten-Grabow. Dans ce camp, il a vu de nombreux camarades recevoir des coups de poing et de pied. Il a également vu maltraiter des vieillards civils. Un de ses camarades a vu un chasseur à pied, qui allait aux cabinets, tué d'un coup de baïonnette par une sentinelle. A vu d'autres blessés par coups de baïonnette. La nourriture était très mauvaise, le pain de mauvaise qualité.

A été envoyé à Salzdettfurth (Hanovre), où il a été obligé de travailler dans la mine

de sel. Il décrit le travail comme très dur, la nourriture mauvaise, les punitions nombreuses.

Il est resté quatre mois dans la mine de sel, où il est tombé malade, et envoyé à l'hôpital de Celle.

Resté neuf mois à l'hôpital, où il a été bien traité ; il a été évacué sur la Suisse pour tuberculose pulmonaire.

THÉAUD (Lucien), 21 ans, 70^e d'infanterie. Fait prisonnier à Lille, où il se trouvait malade de la dysenterie. Après deux mois de séjour à l'hôpital de Lille, il a été évacué sur Limbourg, où il était bien traité.

Évacué après six mois sur le camp de représailles, à Celle, et ensuite au camp de Meyenburg. Il dit que la discipline, à Celle, était très dure et que les prisonniers étaient souvent maltraités.

A Meyenburg, il travaillait à l'assèchement des marais. Les installations pour les prisonniers étaient très rudimentaires, il n'y avait que quatre baraques pour deux mille hommes. Les baraques étaient beau-

coup trop petites, et les hommes y étaient couchés en trois étages, et comme ils étaient obligés de manger sur leurs paillasses, les poussières, la boue des sabots tombaient de ceux qui mangeaient au-dessus sur les autres assis en dessous. La nourriture qui, au début, était mauvaise, a été améliorée par la suite. Il ne se plaint pas d'avoir été maltraité. La punition au poteau était fréquente. Il a vu des hommes attachés au poteau s'évanouir.

Par la suite, il a été évacué sur Darmstadt, d'où il a essayé de s'évader. Repris, il a fait quatorze jours de cellule. Un mois plus tard, il a été reconnu malade, et a été évacué sur la Suisse, le 21 juillet 1916, pour tuberculose pulmonaire.

Il témoigne qu'étant à l'hôpital de Darmstadt, au mois de juin, il a vu des prisonniers russes et français qui venaient de l'arrière, du front allemand-français. « Ces malheureux n'avaient que les os. Ce n'étaient plus des hommes, mais de véritables cadavres vivants. Les infirmières allemandes et les docteurs ne pouvaient s'empêcher de s'apitoyer sur leur sort. Pris depuis de longs mois, ils n'avaient jamais eu de nouvelles de leurs familles. Plusieurs fois, m'a dit l'un

d'eux, j'ai ramassé le pain moisi dans le fumier. Deux de ces malheureux sont morts de pneumonie quelques jours après leur arrivée. Quant aux Russes, plusieurs sont morts de misère et de faim. » (1)

Il affirme également qu'à Darmstadt, on a enlevé les souliers aux prisonniers qui travaillaient pour éviter les évasions. « C'est pitoyable de voir tous ces gens marcher dans la boue, les jours de pluie, les pieds nus. »

Il témoigne qu'à Darmstadt, tout homme dont on a à se plaindre est envoyé en représailles sur le front russe. C'est le sort de tous ceux qui essaient de s'évader. Le prisonnier Rouy, envoyé au front russe et revenu à Darmstadt, lui a dit que les travaux étaient très durs, la nourriture pitoyable, les sentinelles brutales, qu'à la moindre infraction, les prisonniers sont jetés

(1) Ce témoignage est corroboré par une lettre d'un prisonnier français, arrivée en France par voie détournée et publiée dans le journal *Le Temps*, à la date du 17 août 1916. La lettre, sans lieu d'origine, est datée du 18 juin 1916, « J'ai vu au camp des prisonniers russes revenant du front français... Ah ! mes amis, c'étaient des cadavres qui marchaient, ou plutôt se traînaient. Ce sont pourtant de forts gaillards, eh bien ! on voyait leurs os au travers de leur peau diaphane et terreuse, vêtus de loques sordides, ils ne se plaignaient pas, mais vous regardaient d'un œil cave. Ils nous ont parlé de leurs souffrances... Ils faisaient des tranchées sous Verdun. »

pieds et poings liés dans des tranchées souterraines et humides et privés de nourriture.

GAUTHIER (Gabriel), 36 ans, 4^e d'infanterie. A été fait prisonnier à Cheppy, le 22 septembre 1914. Blessé, il a d'abord été soigné à l'hôpital de Gottingen pendant six semaines. Il était bien soigné à l'hôpital, mais trouvait la nourriture insuffisante. Après guérison, il a été interné au camp de Gottingen, où l'installation, au début, a été mauvaise. Les prisonniers n'ont pu se chauffer qu'au mois de décembre, et le chauffage était insuffisant. La nourriture était insuffisante aussi, les jours d'inspection on l'améliorait en donnant un morceau de saucisse aux prisonniers. Les sentinelles brutalisaient les hommes, qu'elles battaient avec leurs bâtons. La punition au poteau était fréquente, et durait quatre heures par temps rigoureux, 8 à 10° de froid. Il a vu beaucoup d'hommes s'évanouir au poteau. Souvent, on versait des seaux d'eau sur les hommes couchés, malades ou bien portants, pour les faire lever plus vite. Il a vu le colone]

du camp et les officiers frapper les prisonniers anglais.

Il rend hommage au dévouement du professeur Stange, qui a beaucoup contribué à l'amélioration du camp et du traitement des internés.

Il y a eu, au mois de décembre 1914, une épidémie de typhus et une autre de choléra au camp de Gottingen. Ces épidémies ont été enrayées à la suite de mesures de désinfection. Il a constaté de nombreux cas de tuberculose parmi les prisonniers russes, mais ce n'est qu'en automne 1915, qu'on a pris des mesures contre cette maladie, en installant des crachoirs et en séparant les malades des bien portants.

Il a été interné en Suisse, le 21 mai 1916, pour catarrhe d'estomac et tuberculose pulmonaire.

FRUIT (Henri), 23 ans, 87^e d'infanterie. A été fait prisonnier à Mesnil-les-Hurlus, en Champagne, le 3 mars 1915. Evacué sur Cassel, jusqu'au 1^{er} août 1915, puis sur Limburg (Hesse).

L'épidémie de typhus a commencé au mois de mars 1915 et a duré jusqu'à la fin de juillet. Il constate, comme les autres témoins, que les Russes étaient mêlés aux Français et aux Anglais, que les mesures de désinfection ont été tardives, que les typhiques n'étaient pas séparés des bien portants. Les médecins allemands sont partis et ont laissé les soins aux médecins prisonniers, dont plusieurs sont morts de typhus. Il n'y avait pas de médicaments. La mortalité, parmi les Français, est évaluée par lui à 3.500. Parmi les Russes, Anglais et Belges, il en est mort autant. L'infirmerie était insuffisante et beaucoup de malades sont morts dans les baraquements.

Evacué sur la Suisse au printemps 1916 pour tuberculose pulmonaire.

FOUGEROLLES (Louis), 33 ans, 52^e d'infanterie. Fait prisonnier à Mesnil, le 13 septembre 1914. Evacué sur Lechefeld. La nourriture était mauvaise et insuffisante, mais il n'y avait pas de punitions corporelles dans ce camp. Il est resté neuf mois

à Laufen, occupé aux plantations de sapins et de travaux de terrassement. Se plaint de la nourriture, mais pas du traitement.

Interné en Suisse le 25 juillet pour laryngite tuberculeuse.

MOREAU (Henri), 30 ans, 345^e d'infanterie. Fait prisonnier à Maubeuge et évacué sur Friedrichsfeld, où il est resté à l'hôpital pendant neuf mois pour rhumatisme articulaire et bronchite chronique. N'a pas à se plaindre du traitement à l'hôpital, ni de brutalités au camp, où il a pourtant vu des Russes maltraités. La nourriture était assez bonne comme qualité, mais insuffisante.

En Suisse, depuis juillet 1916, pour tuberculose pulmonaire.

GUINET (Louis), 27 ans, sergent au 134^e d'infanterie. Fait prisonnier à Entre-deux-Eaux (près Saint-Dié), le 29 août 1914. Evacué sur Darmstadt, où il est resté jusqu'au mois de juin 1915, après au camp de représailles de Meyenburg, près de Brême.

La nourriture à Darmstadt était insuffisante et de mauvaise qualité. Les prisonniers étaient traités avec brutalité dans ce camp.

Au camp de Meyenburg, il a été employé aux travaux de terrassement pendant dix heures par jour. La nourriture était insuffisante, le pain « immangeable », on trouvait dans la pâte de la paille hachée, de la sciure de bois. Les logements étaient insuffisants, les hommes couchaient l'un au-dessus de l'autre en trois étages, sur des sacs de paille. Les punitions au poteau étaient très fréquentes. Les hommes restaient attachés pendant les heures des repas, deux heures le matin, une heure le soir, pendant que les autres mangeaient. Les punitions avaient lieu sur dénonciation des sentinelles, qui surveillaient le travail. Les punitions étaient très fréquentes. Il y avait au moins quinze prisonniers attachés par n'importe quel temps. Souvent, les hommes attachés se sont évanouis, et il en a vu rester évanouis jusqu'à une demi-heure, parce qu'il était défendu de les détacher avant qu'un médecin eut constaté la réalité de l'évanouissement.

A vu des prisonniers descendus à coups de crosse dans les marais où ils devaient travailler dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Il a passé cinq mois à l'infirmerie de Limburg, où l'eau de pluie tombait à travers les toits des baraquements. Les soins à l'infirmerie étaient, selon lui, tout à fait insuffisants.

Interné en Suisse pour tuberculose pulmonaire.

DUMONT (Maurice), 31 ans, 164^e d'infanterie. Il a été fait prisonnier au Bois-de-Ville (près Verdun), le 22 février 1916.

Evacué d'abord sur Darmstadt, puis au camp de Crossen-sur-Oder. La nourriture était insuffisante. Très peu de viande, de la morue une fois par semaine, des harengs salés, des moules gâtées. Il a constaté de nombreux cas de tuberculose parmi les prisonniers russes. Les malades au lazaret étaient mieux nourris et mieux traités.

Il a vu, le 9 mai 1916, un prisonnier russe poussé à coups de crosse dans les reins. La sentinelle, sur l'ordre d'un capitaine (qu'il

croit s'appeler Rossmann), lui a ensuite donné plusieurs coups de baïonnette. L'homme est tombé mort.

Il a été interné en Suisse pour tuberculose pulmonaire.

FAVE (Ernest), 25 ans, 173^e d'infanterie. Fait prisonnier à Dieuze, le 20 août 1914.

Evacué sur Gmunden (Wurtemberg) et puis sur Ulm. Séjour prolongé à l'hôpital de Ludwigsburg et plus tard à Heilbronn. La nourriture était assez bonne à Gmunden ; à Ulm, elle était insuffisante. Il a vu, dans ce camp, beaucoup de punitions au poteau, deux heures le matin et deux heures le soir, par n'importe quel temps.

A Heilbronn, il a vu un camarade français blessé à l'épaule par un coup de fusil tiré par une sentinelle allemande. La nourriture à l'hôpital était insuffisante.

Interné en Suisse pour tuberculose pulmonaire.

BUISSERET (Adrien), 33 ans, 368^e d'in-

fanterie. Prisonnier le 21 août 1914. au bois de Mortemart.

Evacué d'abord à Guissen, où la nourriture était mauvaise, mais où le traitement était humain ; ensuite à Meschede (Westphalie), et, de là, au camp de représailles à Meyenburg. Il était employé à l'extraction de la tourbe dans les marais. Le travail était de douze heures, avec deux heures de repos.

Les punitions au poteau étaient fréquentes. Il a vu des hommes évanouis à la suite de ces punitions, les cordes étaient souvent trop serrées. La nourriture était assez bonne. Les baraques étaient insuffisantes, les hommes couchaient en trois étages.

Interné en Suisse pour anémie et tuberculose pulmonaire.

BERTRAND (René), 33 ans, sergent-major à la 8^e compagnie du 6^e d'infanterie coloniale. Il a été fait prisonnier à l'hôpital de Baccarat, le 27 août 1914, où il était entré pour blessure pénétrante à la poitrine. Mal-

gré sa grave blessure, il a été transporté en wagon à bestiaux, sans paille, jusqu'à Ochfelden (Alsace), où on l'a débarqué, et enfin transporté jusqu'à l'hôpital de Weimar (Saxe). Il ne se plaint pas des soins reçus à l'hôpital.

Après sa guérison, il a été interné au camp d'Erfurt, où il couchait sous la tente. La nourriture ici était bonne au début.

Il a vu, dans ce camp, deux prisonniers russes tués à coups de fusil par une sentinelle, pour avoir franchi un fil de fer à *l'intérieur* du camp, pendant une épidémie de typhus.

Dans le camp d'Erfurt, on appliquait la punition dite « punition de bivouac » aux sous-officiers français qui refusaient de travailler. Cette punition, instituée par le général Gaëde, consistait en ceci : Les sous-officiers étaient réunis en plein air et obligés de rester cinq jours et cinq nuits au même endroit sans couverture et sans sac de couchage. On leur supprimait les colis et les nourrissait si insuffisamment qu'à la fin, ils étaient obligés de partir travailler pour

ne pas mourir de faim. Cette punition existait encore au mois de mai 1916.

Évacué sur le camp de Wismor (Frise orientale), le 26 juin 1915, à l'extraction de la tourbe. Obligé de travailler dans l'eau, il a refusé de continuer ce travail au bout de quatre jours et a été menacé de conseil de guerre. L'affaire n'a pas eu de suite et il a de nouveau été ramené au camp d'Erfurt.

Il a été atteint de paludisme à la suite de son séjour à Wismor. Évacué sur la Suisse, le 21 juillet 1916.

LE BIHRAN (Gabriel), 38 ans, adjudant, 19^e d'infanterie (Brest). A été fait prisonnier à Messin (Belgique), le 1^{er} septembre 1914, à la suite d'une blessure au pied et contusion du genou.

Évacué sur le camp d'Alten-Grabow, où les blessés, comme les bien portants, étaient couchés, au début, sans paille, sur la terre nue. Au début, la nourriture était suffisante, mais devint, par la suite, détestable. Les punitions au poteau, en plein hiver, étaient

très fréquentes. Souvent, les prisonniers recevaient des coups de crosse et de plat de sabre .

Il a vu un chasseur à pied tué à coup de baïonnette, au mois de janvier ou février 1915, pour avoir uriné près de la baraque. Il a vu d'autres hommes blessés à coups de baïonnette, pour avoir voulu traverser une clôture à l'intérieur du camp.

Il a été évacué sur Gottingen, le 21 juillet 1915. Dans ce camp, il a vu un prisonnier anglais tué à coup de fusil, tiré à bout portant par une sentinelle, parce qu'il ne s'était pas arrêté sur l'ordre de la sentinelle. Il a vu un autre soldat anglais tué par une sentinelle, avec laquelle il avait une discussion. Le coup de feu lui a fracassé la mâchoire et il est mort le lendemain.

Le camp de Gottingen était bien installé, au point de vue d'hygiène, les hommes avaient des douches à volonté, et les colis de France arrivaient en bon état. La nourriture était très mauvaise, à tel point que les prisonniers n'allaient plus aux cuisines pour la chercher, se contentant des colis reçus de leur famille.

Evacué sur la Suisse au mois de juillet 1916, pour tuberculose pulmonaire.

TERZO (Paul), 25 ans, 149^e d'infanterie ; fait prisonnier, il a été évacué sur le camp de Rastadt, où il dit avoir été frappé et brutalisé par un sous-officier allemand, à la suite d'une discussion avec un médecin-major. Il a été privé de nourriture pendant cinq jours et envoyé à la forteresse, où il est resté vingt jours en prison.

Evacué sur la Suisse, le 21 mai 1916, pour glandes tuberculeuses au cou.

ROUSSEL (Gaston), 30 ans, 1^{er} zouaves, fait prisonnier à Charleroi, le 22 août 1914, où il a été blessé au bras et à la jambe. Evacué sur le camp de Wahn. Malgré sa blessure au bras, non guérie, on a voulu le faire travailler à la cuisine, où il a été brutalisé par un feldwebel, qui lui a arraché son pansement et lui a tordu le bras blessé, jusqu'à ce qu'il se soit mis à genoux. A la

suite de cette brutalité, il a dû être placé pendant un mois à l'infirmerie. A vu d'autres brutalités, des hommes giflés sans motif par les sentinelles. La nourriture, à Wahn, était assez bonne.

Plus tard, évacué au camp de Bayreuth (Bavière), où la nourriture était très mauvaise : pommes de terre pourries, la morue avariée, soupe de légumes, très claire. Il recevait environ 150 grammes de pain, mais ce pain, à base de pommes de terre et renfermant de la sciure de bois, était immangeable. Il n'y avait pas de mauvais traitements à Bayreuth.

Evacué sur le camp de Mannheim, il se plaint du manque de bancs et de sièges dans ce camp, où les prisonniers étaient obligés de rester debout, puisqu'on leur défendait de s'asseoir sur leurs sacs de couchage. La nourriture à Mannheim était excessivement mauvaise, et les prisonniers étaient brutalisés. La punition au poteau n'y était pas employée, mais les hommes étaient envoyés au cachot sous des prétextes futiles.

Il a été envoyé en Suisse le 25 juillet 1916 pour tuberculose pulmonaire.

LACOSTE, Saint-Cyr, 27 ans, 15^e d'infanterie, fait prisonnier à Ypres, le 5 novembre 1914, et évacué sur le camp de Güstrow (Mecklenburg). Il témoigne, que d'une façon générale, les prisonniers alliés, de novembre 1914 à mars 1915, ont été très malheureux au camp de Güstrow, souvent battus et brutalisés, même blessés. La punition au poteau était fréquente.

Il donne les noms de différents sous-officiers allemands, qui se signalaient par leur brutalité, entre autres celui du sous-officier Deichmann, épicier à Brême, qui, journellement, battait les prisonniers à coups de nerf de bœuf.

Les sous-officiers français étaient obligés de faire l'exercice de huit heures à onze heures le matin, et de une heure à cinq heures, l'après-midi, par n'importe quel temps, à prendre la position du tireur couché dans la neige par un froid très rigoureux, et tout cela par esprit de tracasserie.

Encore au mois de mai 1916, les adjudants, sergents et caporaux faisaient des corvées de toute nature. Il sait que des gradés, des soldats, étudiants, parfois même des hommes

proposés pour la Suisse par la commission de médecins ont été envoyés en Russie pour y travailler.

Evacué sur la Suisse, le 18 juillet 1916, pour bronchite chronique et faiblesse générale.

MANGIN (Paul), 36 ans, 279^e d'infanterie, fait prisonnier à Angres, le 5 octobre 1914, et interné à Güstrow.

Il confirme la déposition du sergent Lacoste concernant les mauvais traitements et la mauvaise nourriture à Güstrow.

Il signale le cas du caporal Sennac, du 306^e d'infanterie qui, reconnu malade et proposé pour être interné en Suisse, malgré cela a été envoyé dans un camp de représailles en Pologne, vers le 15 mai 1916.

Il a été lui même interné en Suisse le 18 juillet 1916 pour tuberculose pulmonaire.

BRASSAUD (Pierre), 25 ans, 15^e chasseurs à cheval, fait prisonnier le 2 octobre 1914

à Cambrai. Evacué sur Alten-Grabow. Se plaint de la nourriture qui était mauvaise. Le sac de copeaux, sur lequel il était couché, n'a pas été changé pendant quatorze mois. Il a reçu, au mois de février 1915, un coup de crosse dans le dos pour avoir voulu se mettre à l'abri pendant une tempête de neige.

Transféré à Wittenberg, le 26 juillet 1915, et obligé de travailler dans une usine de munitions, où il a été maltraité et forcé de travailler, malgré qu'il fût souffrant d'une congestion pulmonaire. Sérieusement malade, il est revenu le 21 août à l'hôpital d'Alten-Grabow, où il était bien soigné. Ensuite, évacué sur la Suisse pour hémoptysie et tuberculose pulmonaire.

Il a vu, au mois de juin 1915, un de ses camarades à Alten-Grabow blessé dans la fesse d'un coup de sabre par un feldwebel.

Le jour de la déclaration de guerre de l'Italie, il a vu deux Russes blessés à coups de sabre au bras et à la tête.

DAVOINE (Henri), 20 ans, 162^e d'infan-

terie, fait prisonnier au Mort-Homme, le 20 mai 1916.

Evacué sur le camp de Munster, après avoir passé à la désinfection, à Giessen. Il décrit la nourriture à Munster comme mauvaise. Il n'a pas eu à subir de mauvais traitements, mais il connaît de nombreux cas de brutalités envers des prisonniers qui refusaient de travailler dans les mines de fer. Les punitions consistaient principalement en attachement au poteau pendant de nombreuses heures, jusqu'à ce que les hommes demandassent grâce ou s'évanouissent. Les hommes étaient attachés par les mains et par les chevilles, de manière à ce que les genoux restassent pliés. Les poteaux se trouvaient en plein air, et les hommes y étaient attachés par n'importe quel temps. Il cite spécialement le cas d'un de ses camarades, GRUSON (François), du 162^e régiment d'infanterie qui, sur son refus de descendre dans une mine de fer, a été attaché au poteau pendant vingt-quatre heures. Demandant grâce, il est descendu dans la mine et s'est fait écraser la main gauche sous un wagonnet, pour ne plus y retourner.

Une autre punition consistait à mettre l'homme récalcitrant sous un four à coke allumé, où la chaleur et le manque d'air obligeaient assez vite l'homme à demander grâce. Toutes les demi-heures, une sentinelle passait pour voir si l'homme était disposé à se mettre au travail. Le plus long temps qu'un homme a pu résister est deux heures.

Si les détachements envoyés à la mine refusaient de descendre, ils étaient battus à coups de crosse et de bâton. Le travail dans ces mines était très dangereux, parce qu'il n'y avait plus de mineurs de métier, et les prisonniers employés ignoraient le travail. Aussi les éboulements et les accidents de travail étaient très fréquents, et il y a eu de nombreux blessés et des morts. La nourriture était à peu près de la même qualité qu'au camp.

Les soins médicaux étaient très réduits, par manque de médicaments.

Malade de congestion pulmonaire, il a été évacué sur la Suisse le 25 juillet 1916, pour tuberculose pulmonaire.

Cet homme a vu son commandant, M. Mau-gras, et ses hommes de liaison, brûlés vifs

par les Allemands, le 20 mai 1916, au Mort-Homme. Le commandant était cerné dans sa casemate et au lieu de le faire prisonnier, les pétroleurs se sont approchés, ont arrosé l'abri de pétrole et l'ont brûlé avec ses hommes.

Le poste de secours, au même endroit, a également été brûlé, les infirmiers étaient tués à coups de fusil en essayant de sortir.

POITEVIN (Casimir), 24 ans, 1^{er} zouaves, fait prisonnier à Carlepont (Oise), le 24 septembre 1914, où il a été blessé au pied et à l'oreille. Evacué sur le camp de Cassel, après un voyage de huit jours en wagon à bestiaux, et sans nourriture. Au camp, il était couché sur la terre nue jusqu'au mois de décembre, sous une tente, à travers laquelle la pluie pénétrait. Les baraques n'ont été installées que vers la fin de décembre. Resté à l'hôpital de Cassel du 2 janvier au 24 mars pour une otite à la suite de sa blessure, il a été transporté dans le camp à cette date, en pleine épidémie de typhus, et il a pris la maladie comme presque tous les autres prisonniers.

Il évalue le nombre des morts par le typhus à 5.000. Les morts étaient entassés les uns sur les autres pendant cinq à six jours avant de pouvoir être enterrés. Le nombre de morts était d'une centaine par jour.

Evacué sur le camp de Gottingen au mois d'octobre 1915, et interné en Suisse le 9 février 1916 pour otite et tuberculose pulmonaire

JALABERT (Paul), 30 ans, caporal, 80^e d'infanterie, fait prisonnier à Kemel (Ypres), le 5 novembre 1914, et évacué sur le camp de Güstrow, où il n'y avait pas de baraquements avant le mois de février 1915. La nourriture était très mauvaise et le traitement brutal. Les officiers et les sous-officiers allemands battaient les hommes à coups de cravache. Les punitions étaient le poteau et la prison. On restait trois à quatre jours en prison, sans pain, nourri seulement d'une soupe claire à l'orge. Il a vu des prisonniers russes, mourant de faim, ramasser les détritrus dans le ruisseau.

Il a vu un camarade français attaché au

poteau dans les conditions suivantes : l'homme fut d'abord placé sur des briques contre le poteau et solidement attaché, puis les briques furent enlevées et l'homme resta suspendu. Le malheureux qui souffrait d'une hernie, étranglée par ses efforts, a crié pendant trois quarts d'heure avant d'être détaché et porté à l'hôpital.

Il a vu trois sous-officiers, dont un Français et deux Belges, battus à coups de sabre et à coup de poing, pour ne pas être arrivés assez vite au rassemblement du matin.

Il a passé trois mois à Wurzburg, où le traitement était plus humain.

Interné en Suisse le 20 juillet 1916 pour tuberculose pulmonaire.

BESCOND (Jean), 33 ans, sergent au 2^e colonial, fait prisonnier, dans l'Argonne, le 17 novembre 1914, a été interné au camp de Giessen. Ce camp est connu parmi les prisonniers français sous le nom « le camp de la faim ». Ce n'est qu'au mois d'avril 1915 qu'on y recevait les colis envoyés de France. Il dit avoir vu un camarade nommé PARIS

(Gaston-Albert), mourir de faim, et dit avoir eu connaissance de quarante-huit cas de morts par la faim parmi les Français.

Il n'y avait pas de sévices ou de punitions cruelles à Giessen.

Evacué le 15 avril 1915 sur le camp de Quedlinburg (Anhalt). Dans ce camp, le poteau était employé comme punition. Les surveillants étaient munis d'un gros mandrin en caoutchouc avec lequel ils battaient les prisonniers. Il a vu un Russe dans ce camp recevoir un coup de baïonnette dans les reins, et sait qu'il en est mort le lendemain.

Il n'y a pas eu d'épidémies dans ce camp. La nourriture était mauvaise.

Resté à Quedlinburg jusqu'au 31 janvier 1916, il a été interné en Suisse le 2 mai 1916, pour tuberculose pulmonaire.

DURIEZ (Georges), 28 ans, 145^e d'infanterie, fait prisonnier à Maubeuge, le 7 septembre 1914, et évacué sur le camp de Munster. De là, envoyé dans une mine de charbon, à Tremonia, près de Dortmund. Le tra-

vail était très dur, la nourriture mauvaise, le traitement brutal, les hommes souvent battus par les surveillants et les sous-officiers. Il a passé un an dans cette mine où le travail était payé 50 pfennigs par jour, à condition que le prisonnier parvint à extraire quatre wagonnets de charbon par jour. S'il n'arrivait pas à cette quantité, il ne touchait rien.

A l'infirmerie depuis octobre 1915, il a été interné en Suisse le 20 juillet 1916 pour laryngite chronique.

DARCHIS (Henri), 31 ans, 265^e d'infanterie, prisonnier à Bapaume, le 28 août 1914, et évacué sur le camp de Munster, où il est resté quarante-six jours en plein air, dans la boue profonde, sans tente, ni baraquement.

Envoyé en corvée aux fours à coke à Gladbach, le 10 mai 1915. Il travaillait douze heures par jour et tous les quinze jours, vingt-quatre heures. Le travail était d'abord payé huit sous par jour ; plus tard,

seize sous. Il est resté cinq mois à Gladbach, où il n'était pas maltraité, mais se plaint d'avoir été obligé de travailler, malgré un abcès à la jambe.

Plus tard, transféré à Senelager, puis à Staumühle et à Mulheim, dans une fabrique d'obus avec cent cinquante prisonniers français. Sur leur refus de travailler dans cette usine, ils ont été battus à coups de pied et coups de sabre, mais pourtant renvoyés à Senelager d'où il a été expédié sur la mine de Radbock. Sur son refus d'y aller, il a été mis en prison pendant onze jours. Comme nourriture, pain noir et soupe, couché sur le plancher sans paille. Il n'y avait pas d'eau pour se laver. Après, il a de nouveau été envoyé dans une usine d'obus, embarqué de force et obligé d'y travailler.

Il a vu des prisonniers russes maltraités à coups de baïonnette sur leur refus de travailler dans les mines.

Interné en Suisse, le 20 juillet 1916, pour affection pulmonaire.

NEVEUX (Bertin), 31 ans, 91^e d'infanterie,

fait prisonnier à Fontaine-Madame (Argonne), le 4 décembre 1914. Evacué sur Giessen, puis sur Darmstadt, où le traitement n'était pas mauvais, et enfin sur le camp de Munster.

Envoyé de Munster dans les mines de houille de Gelsemkirchen, où il travaillait à la forge pendant vingt jours. Il a refusé, avec une cinquantaine d'autres prisonniers français, de descendre dans la mine. La punition pour ce refus a été la suivante : les hommes étaient placés tous les jours, pendant dix heures consécutives, en plein air dans la position du « garde à vous ». S'ils faisaient un mouvement, ils recevaient des coups de crosse sur les pieds ou sur le corps. La seule nourriture était du pain noir, et ils ne recevaient rien à boire, pendant les dix heures de pause. La nuit, ils couchaient sur les pavés, sans paille, ni copeaux. Cette punition durait jusqu'à ce que les hommes tombassent ou demandassent grâce. Quelques-uns sont tombés au bout de six à huit jours. Il a pu résister dix jours. Il cite un camarade qui a résisté pendant dix-sept jours.

A la suite de ce traitement, il a été reconnu malade par le médecin, mais malgré cela, obligé de se lever, et, pour le faire lever, le surveillant lui versait un seau d'eau sur le corps. Cela s'est répété pendant cinq jours.

Il a vu deux Russes tués à coup de crosse au camp de Munster.

Ramené au camp, il a passé deux mois au lazaret et fut interné en Suisse le 25 juillet 1916.

SIGNORET (Maurice), 25 ans, 319^e d'infanterie, sergent-major, fait prisonnier à Mamez, le 17 décembre 1914, et évacué sur Wetzlar, où il est resté dix mois. Les Français étaient assez bien traités ici, mais les Russes fort mal. La nourriture était insuffisante et les hommes ont été affaiblis par le manque de nourriture.

Évacué au mois de novembre 1915 sur Limburg, il se plaint des mauvais traitements infligés aux sous-officiers français par le colonel Hirsch qui les obligeait à faire les travaux les plus humiliants du camp. La nourriture était très mauvaise, le service

sanitaire, par contre, bien installé. Il n'y avait pas d'épidémies dans ce camp.

Interné en Suisse le 21 juillet 1916.

GAUMAUD (Gabriel), 40 ans, 5^e d'artillerie à pied, maréchal des logis, fait prisonnier au camp des Romains et évacué sur le camp de Grafenwoehr (Bavière). Blessé au bras et très anémié par la perte de sang, n'a pourtant jamais été mis à l'hôpital. La nourriture était assez bonne, mais insuffisante.

Après quatre mois, interné à Amberg, où la nourriture était insuffisante et devenait de plus en plus mauvaise : un hareng, de la soupe claire aux pommes de terre ; trois fois par semaine, 80 grammes de viande.

Il a vu un homme nommé POULAILLER, frappé au ventre d'un coup de baïonnette par une sentinelle. Les prisonniers ont été obligés de travailler dans une mine de fer. Ceux qui s'y refusaient ont été maltraités par les sous-officiers allemands.

Il est devenu tuberculeux à la suite de

son état d'affaiblissement. Interné en Suisse le 25 mai 1916.

CARPENTIER (Georges), 40 ans, sergent au 26^e territorial, fait prisonnier au Transloy, le 26 septembre 1914, et évacué sur Wurzburg.

Ne se plaint pas de mauvais traitements. La nourriture était à peu près mangeable et en quantité suffisante.

A Leysin (Suisse), depuis le 25 mai 1916.

VANNUCCI (Pierre), 34 ans, 1^{er} d'infanterie coloniale, fait prisonnier à Rossignol (Belgique), le 22 août 1914. Evacué sur le camp d'Ordruf, où il est resté jusqu'au mois de juin 1915. La nourriture était assez bonne, les six premiers mois. Il couchait sur la paille qui n'a jamais été renouvelée. Ils étaient six cents hommes par tente, mêlés à des prisonniers russes. Il y a eu une petite épidémie de typhus dans le camp.

Evacué au camp de représailles de Alten-

Falkenbergemoor, où il a été employé dans des travaux de terrassement pour assainir le terrain. Il travaillait continuellement dans l'eau et y a contracté une pleurésie pour laquelle il a été traité pendant deux mois à l'infirmierie.

Il a souvent vu des prisonniers maltraités et il a vu un caporal-fourrier français tué d'un coup de baïonnette par une sentinelle allemande, parce qu'il n'avait pas circulé assez vite.

Interné en Suisse pour une pleurésie tuberculeuse contractée au camp de représailles.

CHANU (Victor), 33 ans, 370^e d'infanterie, fait prisonnier à Neuville, le 4 mars 1915, évacué sur le camp de Laudshut (Bavière). La nourriture était assez bonne, pas de mauvais traitements. A été placé pendant cinq mois chez des cultivateurs en Bavière, où il a été bien traité.

Interné en Suisse au printemps 1916 pour bronchite chronique.

POIX (Eugène), 29 ans, douanier, fait

prisonnier à Maubeuge et dirigé sur Munster avec d'autres douaniers. De Munster, envoyé à Mengede, au mois de juin 1915. Il était expédié avec cent cinquante autres préposés aux douanes, pour travailler soi-disant dans les fermes, mais en réalité dans la mine. Sur leur refus de descendre dans la mine, on les a punis en les privant de nourriture et en les enfermant dans une cave. Quelques jours après, on a voulu les faire travailler aux fours à coke, et sur nouveau refus, les surveillants ont placé quatre prisonniers près des fours, où l'un d'eux, incommodé par la chaleur et les émanations de gaz, est tombé évanoui. Cet homme, du nom de BOULANGER, de la brigade d'Estreux, est resté par terre un certain temps, n'a pu être secouru par ses camarades, et revenu à lui, a de nouveau été placé près du four pendant plus d'une heure. Sur l'intervention d'un officier allemand, qui a reçu les plaintes des douaniers, ils ont été reconduits à Munster et réexpédiés par petits groupes dans différents chantiers de travail.

Il a été employé du mois d'août 1915 au mois d'avril 1916 dans les marais de Halve-

rede (Westphalie), et, de là, de nouveau dans une mine avec cinquante autres douaniers. Forcés de descendre dans la mine à coups de crosse, ils travaillaient douze heures par jour et ne recevaient qu'une nourriture « infecte ». Sur dénonciation des sentinelles pour travail insuffisant, plusieurs ont subi la punition du poteau, où ils restaient attachés de cinq heures du matin à midi après quoi ils étaient obligés de redescendre dans la mine à une heure et demie.

Déposition du soldat PENDARIEZ (Germain).

« J'ai à citer tout particulièrement le mauvais traitement infligé aux grands blessés du camp de Heuberg. Réveillés pendant plusieurs nuits à minuit ou une heure du matin pour répondre à des contre-appels, ils sont restés pendant plus d'une demi-heure chaque fois dans la cour du camp par un froid rigoureux.

« Le 22 août 1915, les soldats du « landsturm » sont entrés dans les baraquements pour faire un de ces contre appels et ont frappé à coups de crosse de fusil les hommes

à peine éveillés, sans distinction de grade, blessés comme bien portants.

« *Signé* : PENDARIEZ. »

RAPPORT DU LIEUTENANT LAPOUGE

Les renseignements suivants sur la vie des officiers, dans différents camps de prisonniers, m'ont été fournis par M. le lieutenant Lapouge, du 307^e d'infanterie, qui a passé par les camps de Darmstadt, de Neisse et de Gnadenfrei, et qui est actuellement interné à Leysin, en Suisse.

M. Lapouge a bien voulu rédiger lui-même ce rapport détaillé, qui donne une description exacte de l'existence de nombreux officiers français dans les camps d'internement allemands.

DARMSTADT

« J'ai été interné au camp de Darmstadt, du 19 octobre au 13 novembre 1914. Ce camp est un camp d'hommes de troupe ; les Allemands m'y avaient transporté parce que je n'avais pu leur fournir de pièces

d'identité établissant ma qualité d'officier. (Ces pièces avaient disparu avec mes vêtements, dont j'avais été dépouillé, en partie, sur le champ de bataille, en partie à l'hôpital de Cambrai, et les autorités allemandes avaient jugé insuffisante ma plaque d'identité).

« Voici les remarques que j'ai pu faire pendant mon séjour au camp :

Installation

« Le nombre des prisonniers logés dans les baraques du camp était manifestement trop élevé pour le volume d'air et la superficie des pièces. Il y avait cent vingt hommes par pièce, alors que l'hygiène n'en aurait admis que la moitié seulement. Aussi la vermine s'était très promptement introduite dans beaucoup de logements et elle s'y propageait avec rapidité.

« Les prisonniers se composaient de militaires et de civils. Ces derniers furent, au début, groupés à part ; puis on les mêla aux militaires. Cette opération fut des plus dangereuses au point de vue des conséquences : en effet, un grand nombre de civils étaient des jeunes gens exemptés du service

militaire pour faiblesse de constitution ou tuberculose. En les mélangeant aux militaires, dans les mêmes locaux, on créait donc un terrible danger de contagion certaine.

« Parmi ces civils, j'ai vu des enfants de seize ans et des vieillards.

« La baraque qui servait d'infirmierie mérite une mention particulière : il n'y avait, en effet, qu'une seule baraque à deux pièces, à cet usage, dans un camp de plus de 5.000 hommes. Dans l'une des pièces étaient les fiévreux ; dans la seconde pièce se trouvaient tous les autres malades. Entassés à un mètre les uns des autres, on voyait côte à côte les hommes atteints d'affections de la poitrine, de maladies vénériennes, de blessures graves ; enfin, ceux que tourmentait la vermine et qu'on envoyait à l'infirmierie pour les badigeonner à l'onguent mercuriel.

« Les blessés et les malades, qui étaient nombreux, devaient venir se faire panser ou examiner à l'infirmierie, et comme ils ne pouvaient passer que cinq ou six à la fois, et qu'il n'y avait pas de local d'attente, ils étaient obligés d'attendre leur tour dehors, devant la porte, quelle que fut la tempé-

rature. C'était lamentable de voir le troupeau de ces malheureux stationner sous la pluie battante. Les pansements et les consultations avaient lieu dans la même pièce où étaient déjà accumulés les alités sur des paillasses jetées sur le plancher. Les médecins et les infirmiers ne disposaient que d'un espace de quelques mètres carrés pour opérer ; comme les hommes devaient se déshabiller, ils étaient obligés de déposer leurs vêtements sur les paillasses où étaient couchés les malades, ou sur le plancher tout à côté, et souvent ces vêtements étaient remplis de vermine.

Enfin, l'infirmierie ne possédait pas de water-closets particuliers, ce qui obligeait les malades et les blessés à sortir, la nuit comme le jour, et par tous les temps, pour satisfaire leurs besoins aux water-closets du camp.

« Vers le milieu de novembre 1914, les Allemands installèrent un hôpital sur lequel ils devaient évacuer les malades gravement atteints. J'ai quitté le camp à ce moment et j'ignore si, depuis, le service sanitaire a été plus satisfaisant.

« Il est juste de reconnaître que les deux

médecins allemands du camp ne marchandait pas leurs peines, dans les mauvaises conditions que présentait le local et avec le nombre restreint de médicaments dont ils disposaient (iode, opium, aspirine, huile de ricin, bismuth et éther constituaient à peu près toute la pharmacie de l'infirmerie). »

Nourriture

« La nourriture, dès cette époque, était souvent insuffisante ; et, en général, très peu appétissante. Le matin, un demi-litre de décoction d'orge grillé ; à midi une soupe à laquelle, deux ou trois jours par semaine, on ajoutait un morceau de lard ou de salé ; quelquefois un concombre. Le soir, décoction d'orge grillé ; quelquefois, un bouillon au comprimé remplaçait cette boisson ; le dimanche, un petit fromage nauséabond était ajouté au dîner. La ration de pain était alors d'une boule pour trois jours. Cette ration a beaucoup diminué depuis. »

Fournitures

« A leur arrivée au camp, les prisonniers recevaient *une* cuvette en métal *pour cinq hommes* ; *un* couteau de table *pour deux*

hommes, une serviette pour deux hommes. En outre, chaque homme touchait une écuelle, une cuiller et une fourchette ; mais les prisonniers *anglais* ne recevaient ni couteau, ni fourchette. Il n'était pas distribué d'ustensiles spéciaux pour boire, l'écuelle devant servir pour la nourriture et pour la boisson. »

Discipline

« Elle était des plus sévères. En outre, fidèles à leur principe des représailles collectives, les Allemands avaient imaginé, pour punir les coupables inconnus de punir tous les hommes d'une baraque. Par exemple dans une baraque où il était constaté qu'on avait fumé, tous les hommes, si le coupable n'était pas connu, étaient privés de la soupe de midi, et, en cas de récidive, devaient coucher une ou plusieurs nuits en plein air, dans un champ voisin. L'interdiction de fumer était, en effet, absolue, et elle ne fut levée qu'au début de 1915. »

Propagande allemande

« Elle se manifestait tout d'abord par l'annonce quotidienne de victoires fantas-

tiques des armées allemandes, d'un nombre invraisemblable de prisonniers capturés sur tous les théâtres de la guerre ; cela dans le but évident de semer le découragement parmi les prisonniers.

« La propagande allemande se servait, en outre, d'un petit journal imprimé, je crois, à Francfort. Il était rédigé dans un français déplorable et répandu à profusion. Après avoir exalté la puissance et la culture allemandes, il dénonçait la perfidie et la félonie de l'Angleterre, cause de la guerre mondiale et responsable du sang versé et conseillait aux Français de haïr l'Angleterre. D'ailleurs, officiers, sous-officiers et soldats allemands s'efforçaient, avec un ensemble parfait, de répandre parmi les Français toutes les calomnies imaginables sur les Anglais. Les prisonniers anglais étaient, du reste, soumis à toutes sortes de vexations qu'ils supportaient avec leur flegme habituel. Je m'empresse d'ajouter que ces excitations allemandes ne produisaient aucun effet sur les Français.

« Les conditions actuelles de la vie des prisonniers au camp de Darmstadt ne me sont pas connues. »

NEISSE

« J'ai séjourné au camp de Neisse du 9 mai 1915 au 6 août 1916.

Installation

« Le camp est situé dans la cour de la caserne du 6^e régiment d'artillerie à pied. Il est entouré sur deux côtés par des rues ; sur deux autres côtés par les dépendances de la caserne. Comme clôture, des palissades et des fils de fer barbelés.

« Les habitations des officiers prisonniers se composent de baraques en planches. Sous l'influence du soleil et de la pluie, les planches se disjoignaient, de sorte que le vent pénétrait à travers les fentes. Les toitures étaient en très mauvais état, et, en temps d'orage, les baraques étaient inondées. L'intérieur était badigeonné avec une mauvaise peinture qui tombait continuellement en poussière blanche.

« Chaque baraque comprend quatre pièces au rez-de-chaussée et quatre pièces au premier étage. Nous fûmes répartis à raison de huit à dix par pièce, ce qui n'était pas

exagéré. Aujourd'hui, ce nombre est dépassé de beaucoup, paraît-il. Le matériel de couchage est des plus mauvais.

« Dès notre arrivée, nous dûmes démonter et transporter dans la cour tous nos lits, qui étaient remplis de punaises, et livrer une chasse en règle à ces animaux. La garniture du lit se composait d'une paillasse remplie de paille de bois, d'un traversin semblablement rempli, d'une paire de drap et de deux couvertures.

« Les water-closets formaient un petit édicule à l'une des extrémités du camp. Les baraques de l'autre extrémité en étaient éloignées de plus de cent mètres. On juge de l'incommodité qui en résultait, la nuit, pour les occupants des baraques, surtout lorsque la pluie avait transformé les rues du camp en de véritables marécages.

« A noter encore que parmi les prisonniers français se trouvaient plusieurs officiers supérieurs *mutilés* ou infirmes, pour qui ce parcours, soit de jour, soit de nuit, était particulièrement pénible.

« Enfin, le nombre des compartiments de ces water-closets était absolument insuffisant pour les six cents prisonniers que com-

portait le camp (huit compartiments en août 1915). »

Nourriture

« La cuisine avait été confiée par l'autorité allemande à deux entrepreneurs qui occupaient chacun un bâtiment appelé cantine. L'une de ces cantines préparait, en même temps, les repas des soldats allemands logés dans la caserne. Pendant les premiers jours de notre arrivée, la cuisine fut immangeable. D'ailleurs, les cantiniers étaient incapables d'organiser le service des tables ; les distributions des repas duraient des heures entières. Il fallut que les officiers prisonniers organisent eux-mêmes un roulement permettant de manger à des heures régulières. A force de réclamations, la cuisine s'améliora un peu ; mais la nourriture resta insuffisante, principalement aux repas du soir que nous devions compléter par des denrées qui nous étaient adressées de France. (Depuis le mois d'août 1915, la quantité et la qualité de la nourriture fournie par l'autorité allemande dans les camps ont baissé de plus en plus. Au mois de mars et d'avril 1916, nous nous nourris-

sions presque exclusivement à l'aide des colis venant de France.)

« A Neisse, les Allemands ont utilisé également, pour interner des officiers prisonniers russes et anglais pendant plusieurs mois, les casemates des forts de vieux modèle faisant partie de l'enceinte de la ville. Les conditions d'habitat de ces forts sont encore plus mauvaises que celles du camp décrit ci-dessus, notamment au fort situé au sud-est de la ville. Un cours d'eau marécageux l'entoure, entretenant sur les parois des casemates une humidité persistante. Au cours d'une de nos visites, nous avons pu constater que, par suite d'infiltration, les planchers reposaient sur une véritable nappe d'eau et qu'on faisait jaillir cette eau en appuyant sur les planches disjointes. Les autorités allemandes avaient même décidé en août 1915 de répartir les officiers du camp entre ce fort et un autre presque semblable. Sur l'intervention de l'ambassade des Etats-Unis, ce projet n'eut pas de suite immédiate, mais nous sommes toujours restés sous la menace d'être transférés dans ces casemates, soit par mesure de discipline, soit par mesure de représailles. »

GNADENFREI

« J'ai séjourné au camp de Gnadenfrei du 6 août 1915 au 3 mai 1916.

Installation

« Le camp est bien situé au point de vue de l'aération, dans un beau et grand bâtiment ayant servi d'école professionnelle ; cependant le nombre des prisonniers logés (300 environ, plus une soixantaine d'ordonnances) est certainement trop grand pour le logement offert. Dans beaucoup de chambres, le nombre des occupants est bien supérieur à celui que comporterait le volume d'air.

« Le matériel de couchage est mauvais ; les officiers prisonniers sont obligés d'acheter, à leurs frais, du foin desséché pour améliorer leurs lits. »

Nourriture

« Les Allemands ont imaginé de laisser les officiers prisonniers pourvoir eux-mêmes à leur nourriture par les soins d'une commission composée de leurs camarades. Ce

faisant, les Allemands semblaient donc donner carte blanche aux officiers prisonniers pour se nourrir dans la limite du prix de la pension, soit 1 mark 50 par jour. Aussi, lorsque dans nos lettres, nous nous plaignions de la nourriture, les Allemands ne manquaient pas de nous dire : « Si vous mangez mal, c'est votre faute, puisque vous administrez vous-mêmes votre cuisine. » En réalité, cette prétendue liberté d'action n'est qu'un trompe l'œil, car le commandant du camp conserve un contrôle absolu sur la commission. Il change les menus à son gré et impose telle ou telle denrée. L'ancien commandant du camp, le major Freiherr von Richtofen, sur lequel des détails seront donnés plus loin, nous a déclaré à plusieurs reprises que « le plan des alliés étant d'affamer l'Allemagne, il avait pour devoir de veiller à ce que les officiers prisonniers ne soient pas mieux nourris que la population civile ». C'est ainsi que nous fûmes astreints aux « jours sans viande » et que la ration de viande, les jours permis, nous fut chichement mesurée. En outre, cette viande était très souvent de qualité très inférieure.

« La pénurie en vivres s'est fait de plus en plus sentir. Le hareng remplace de plus en plus la viande de boucherie ; la pomme de terre bouillie et la marmelade forment de plus en plus la base de l'alimentation. Les œufs et le lait ne sont plus, depuis longtemps, vendus qu'exceptionnellement. La ration de sucre est réduite de semaine en semaine. Depuis le mois d'avril on ne trouve plus à acheter d'alcool à brûler, de sorte que ceux qui reçoivent des provisions de France ou de Russie, ne peuvent les faire cuire ou réchauffer. Il y a lieu de citer ce fait caractéristique qu'un commandant français auquel, par suite de son état de santé, le médecin allemand avait ordonné de ne manger la viande que rôtie, n'avait pas le droit de la faire *rôtir* avec *la graisse qu'il recevait de France*, parce que les instructions ministérielles ordonnaient que la viande devait être *bouillie*.

« Le major von Richthofen avait chargé un sous-officier de l'inspection et de la « wegschaffung » des débris de table, en particulier en ce qui concernait les pommes de terre et les harengs. Cette « wegschaffung » consistait à faire renvoyer à la cuisine

les débris de pommes de terre ou de harengs jugés encore utilisables pour faire la soupe ou une sorte de salade. »

**Discipline, attitude des officiers et
sous-officiers allemands**

« Le major von Richthofen pratiquait une discipline stricte, ce qui était, d'ailleurs, son droit absolu ; mais son attitude vis-à-vis des prisonniers n'a pas toujours présenté le caractère de tact et d'éducation qu'on était en droit d'attendre chez un représentant de la vieille noblesse de Silésie.

« Tout d'abord, soit par incapacité, soit de propos délibéré, il n'avait rien préparé pour nous recevoir à notre arrivée au camp, sauf des lits dans le bâtiment, et des paillasses et des fils de fer barbelés autour du bâtiment.

« Pendant les premiers jours de notre arrivée, le service de la cuisine fonctionnait de telle sorte qu'à cinq heures du soir, beaucoup d'officiers attendaient encore leur repas de midi. Il fallut que les officiers organisent eux-mêmes tous les services, y compris celui de la distribution des lettres et des journaux. Etant donné la « kolossale »

puissance d'organisation dont se piquent les Allemands, il y avait là, ou bien faillite de cette puissance d'organisation, ou bien malveillance.

« Le groupement par compagnies donna lieu à d'interminables tergiversations, par suite de la lourdeur de décision et d'exécution des sous-officiers chargés de cette opération, au cours de laquelle le major von Richthofen, sans aucune raison, fit sortir le poste et charger les armes en notre présence, sans qu'il fût possible de comprendre à quoi rimait cette démonstration grotesque qui se renouvela plusieurs fois dans la suite, pour les motifs les plus futiles, comme, par exemple, l'omission d'un salut.

« Le major von Richthofen ne perdait jamais l'occasion de faire hisser le drapeau allemand sur notre bâtiment (qui n'était pourtant pas un établissement public), à chaque compte rendu de l'état-major allemand annonçant un échec des Alliés. Le jour où fut annoncée la prise des positions françaises avancées sur le front de Verdun (fin février), il réunit le poste de garde dans le hall du bâtiment et, au moment où tous les officiers prisonniers passaient pour rega-

gner leurs chambres après l'appel, il fit pousser à ses hommes trois « hoch » retentissants. Il a introduit dans le camp des chiens policiers qu'il faisait dresser, le soir, dans la cour en les excitant sur des mannequins habillés en soldats russes.

« Des officiers russes avaient établi une tranchée souterraine au prix d'un travail considérable pour essayer de s'évader. Malheureusement, leur entreprise fut éventée et échoua. Le major réunit les plus anciens de chaque nationalité et leur tint le langage suivant : « Jusqu'ici, je croyais avoir affaire à des officiers ; je vois que j'ai affaire à des criminels (verbrecher). » Cette expression, injurieuse à l'égard de soldats qui n'avaient fait que leur devoir en essayant de s'évader, a été portée à la connaissance des représentants des ambassades d'Espagne et des Etats-Unis lors de leur visite au camp.

« Un autre jour, le major fit connaître à nos chefs de détachements qu'un général allemand ayant été fait prisonnier dans les marais de Pinsk, par les Russes, et emmené en chemise pendant la nuit, il avait, lui, major, l'intention de demander à Berlin quelles mesures il conviendrait de prendre

par représailles. Sous prétexte de contrarier les évasions, il a fait enlever les portes des water-closets de la cour pour permettre aux sentinelles de surveiller ce qui s'y passe.

« La dernière tracasserie du major von Richthofen a été la suivante : Au début de février 1916, il fit sonner l'alerte vers trois heures de l'après-midi. Lorsque nous fûmes réunis dans la cour, il fit entrer une trentaine d'officiers allemands de tous les âges et de tous les grades, qu'il avait invités à venir nous voir comme si nous étions des bêtes curieuses. Une protestation verbale fut faite par le plus ancien colonel russe. Cette protestation, faite en termes véhéments en présence de ses invités, rendit furieux le major, qui, *pendant quinze jours*, fit sonner l'alerte à plusieurs reprises dans la journée et amena, chaque fois qu'il en eut l'occasion, des étrangers pour assister à l'appel. Le colonel russe fit une réclamation à l'ambassade d'Espagne. Il fut informé, vers la fin d'avril, que l'attitude du major von Richthofen avait été blâmée en haut lieu. Le major von Richthofen avait quitté le camp depuis le 1^{er} avril 1916. Quant aux sous-officiers allemands, ils n'avaient

plus l'assurance qu'on remarquait chez eux au début de la guerre et, de même que les simples soldats, ils s'efforçaient visiblement de ne pas avoir de difficultés dans leur service et de conserver leur emploi dans le camp car ils ne dissimulaient pas l'inquiétude que leur donnait la perspective d'être envoyés au front.

« Leysin, le 12 août 1916.

« *Signé* : LAPOUGE. »

CAMPS DE "PARADE" CAMPS DE REPRÉSAILLES ET CHANTIERS DE TRAVAIL

La majorité des prisonniers interrogés par moi, ont séjourné en Allemagne dès les premiers mois de la guerre. Leurs descriptions des camps, leurs plaintes se réfèrent donc, — pour ce qui concerne les grands camps, — à l'état et au fonctionnement de ces camps pendant la première année de la guerre. Depuis, ils ont presque tous été envoyés dans des camps de représailles ou sur les chantiers de travail et n'ont que rarement passé de nouveau par le camp principal.

Il est important de se le rappeler avant de tirer des conclusions de leurs dépositions, car actuellement, l'état des grands camps, — ceux qu'on laisse voir et qu'on désire faire voir — a pris un aspect bien différent de celui du début.

Le système d'internement de prisonniers

en Allemagne comporte trois formes de réclusion.

Il y a d'abord les grands camps de prisonniers, dont le nombre est de cent cinquante à deux cents. Ce sont *les seuls* visités par les commissions sanitaires et par les neutres qui, à titre privé ou sur le désir de gouvernements neutres obtiennent très facilement l'autorisation nécessaire.

D'après l'avis unanime des visiteurs, il y a *actuellement* peu de plaintes à formuler sur ces camps. Bien installés au point de vue sanitaire, les baraquements sont assez spacieux, des mesures de propreté et de désinfection sont bien comprises et fonctionnent régulièrement. Les prisonniers ne sont plus exposés aux brutalités qu'ils subissaient la première année. Les travaux, — principalement des travaux de terrassement — ne sont pas excessifs.

La nourriture est toujours insuffisante, mais, grâce à l'appoint des colis envoyés de France, les hommes ne meurent plus de faim. La préparation des aliments se fait dans beaucoup de camps par les prisonniers eux-mêmes. Mais le système de cuisson, qui consiste à mêler toute la nourriture :

pommes de terre, légumes, poisson salé, dans la même marmite, existe pourtant encore dans bien des camps. On imagine aisément que les prisonniers n'ont pu s'habituer à une nourriture préparée de telle façon. Toute la nourriture prend un goût de morue, pas toujours fraîche, insupportable pour un palais français, ce qui fait comprendre la justesse des expressions pour qualifier la nourriture, et qu'on retrouve dans toutes les réponses des hommes interrogés : infecte, immangeable, nauséabonde, mauvaise, ce sont là les épithètes par lesquels ils ont presque tous caractérisé leur pauvre pitance.

Ces « camps de parade » peuvent donc être vus par tout le monde. On est content de les montrer. Ils couvrent avantageusement ce qui se passe derrière les coulisses.

La seconde forme d'internement s'appelle « les camps de représailles », institués par les Allemands dans un but de chantage, et qui fonctionnent depuis un an environ. Ces camps, qui se trouvent en Pologne et en Russie, ne sont jamais visités par les commissions sanitaires, ni par d'autres commissions neutres. On est pourtant très bien renseigné, hors l'Allemagne, sur ce qui se

passé dans ces camps, car à l'encontre de ce qui est prescrit dans les chantiers de travail, on permet aux prisonniers internés aux camps de représailles d'écrire dans leurs pays. On les y incite même, et leurs lettres ne sont jamais censurées. On est donc exactement informé sur l'existence des prisonniers dans ces camps. On sait que les travaux sont très durs, que la nourriture est inférieure et insuffisante, que la discipline est rigoureuse.

Ces camps ont été institués dans le but d'exercer une pression sur les nations alliées, pour obtenir, par réciprocité, des améliorations dans l'existence des prisonniers allemands à l'étranger. Le prétexte était surtout l'emploi de prisonniers allemands au Maroc. Les autorités allemandes semblent avoir voulu faire des camps marocains une espèce d'épouvantail, destiné à couvrir et innocenter les horreurs des camps allemands au début de la guerre, et avec l'intention de soulever l'indignation des nations neutres contre l'inhumanité française.

Le procédé n'a pas réussi. L'enquête impartiale et approfondie des conditions d'existence aux camps marocains par deux

médecins neutres, MM. les docteurs Blanchod et Speiser, a fait justice de tous ces racontars (1). Il a été démontré que la nourriture, le logement, le traitement des prisonniers allemands étaient les mêmes que ceux des soldats français. Ces auteurs n'ont recueilli aucune plainte sérieuse. Ils ont proposé certaines améliorations, auxquelles on a donné satisfaction dans toute la mesure du possible. La légende des cruautés marocaines a donc eu la vie courte.

On est très bien renseigné, en Allemagne, sur cette affaire des camps marocains, ce qui n'empêche que les camps de représailles y fonctionnent toujours sans contrôle étranger et dans les pires conditions. Par un raffinement de cruauté, on y a placé presque exclusivement des hommes dits « intellectuels », c'est-à-dire appartenant aux classes instruites : étudiants, avocats, employés de bureau, qui, par leur éducation, étaient bien préparés pour décrire l'existence misérable dans laquelle ils vivent,

(1) Rapport de MM. les docteurs BLANCHOD et SPEISER sur leurs visites aux camps de prisonniers allemands au Maroc, en décembre 1915 et janvier 1916. Genève, librairie GEORG et Cie ; Paris, librairie FISCHBACHER.

et qui, par leur vie sédentaire antérieure, étaient les moins aptes à supporter les durs travaux, auxquels on les emploie.

La troisième forme d'internement de prisonniers en Allemagne est constituée par les *chantiers de travail*. Leur nombre est actuellement d'environ 100.000 (1), de plus ou moins grande importance.

Les chantiers de travail, c'est l'exploitation forcée, à bon marché, de la main-d'œuvre étrangère. C'est l'emploi des prisonniers dans les mines de houille, de fer, de sel, dans les usines, — même les usines de guerre, — dans les marais, surtout les tourbières et les mines de lignite, aux travaux d'assèchement et de terrassement. Les Allemands en tirent de sérieux bénéfices.

Ces chantiers ne sont pas visités par les commissions sanitaires. Aucune personne étrangère n'obtient la permission de les voir. Les prisonniers, qui y sont employés, n'ont pas le droit de signaler à leur famille leur séjour dans ces chantiers. Leurs lettres, — censurées rigoureusement — partent du camp, où ils ont été internés au début, et

(1) Blanchod et Speiser, page 12,

auquel ils continuent d'appartenir officiellement, malgré qu'ils en soient éloignés souvent par des centaines de kilomètres. Les réponses aux lettres sont donc adressées aux grands camps, et les amis ou la famille du malheureux prisonnier qui, depuis un an ou plus, travaille au fond d'une mine, restent dans l'ignorance complète de ses conditions d'existence, le croyant bien choyé dans un de ces beaux camps de parade, dont ils connaissent la description enthousiaste par les neutres naïfs ou mal renseignés.

Les seuls médecins qui ont pu visiter quelques uns de ces chantiers de travail, — treize en tout — les docteurs Blanchod et Speiser, en ont fait connaître leurs impressions dans une publication parue dernièrement à Genève (1).

Leur brochure est écrite avec beaucoup de mesure. On sent combien la situation était délicate pour eux, et avec quels ménagements il a fallu procéder à une enquête, continuellement entravée. C'est presque

(1) Comité international de la Croix-Rouge. Documents publiés à l'occasion de la guerre européenne. Rapport de MM. les docteurs BLANCHOD et SPEISER sur leurs visites aux camps et chantiers de travail des prisonniers français en Allemagne, en mars et avril 1916. Genève, librairie GEORG et Cie.

entre les lignes qu'il faut lire l'essentiel, mais certains renseignements, — qui concordent en tous points avec ce que les prisonniers interrogés par moi ont dit — jettent une lumière bien crue sur les ténèbres, dont l'administration allemande essaie d'entourer cette nouvelle organisation du travail à bon rendement, et au profit de son industrie.

Il est évident que les accidents de travail doivent être très nombreux dans des mines d'où presque tous les mineurs de métier sont partis, et où on laisse travailler des hommes dont le métier, avant la guerre, était tout autre. Le même fait doit tout naturellement se produire dans les usines, et nombre de témoins, interrogés par moi, l'ont affirmé. La morbidité, parmi les prisonniers habitués à une toute autre existence, doit également être élevée.

MM. Blanchod et Speiser constatent qu'à l'usine de Krupp, à Rheinhausen, où l'effectif est de cinq cents Français, le nombre moyen de malades est de trente à quarante-cinq par jour et qu'il y a surtout des accidents de travail et des maladies dues à des refroidissements. (p. 47.)

Les prisonniers ont commencé le travail à l'usine le 26 mai 1915. Depuis cette date, environ deux cents hommes ont été évacués pour accidents, maladies, faiblesse et incapacités. (p. 47.)

A la mine de houille de Ewald, où l'effectif est de six cent cinquante, dont deux cent quatre-vingt-huit Français, le nombre de malades qui se présentent chaque jour est, en moyenne, de quarante. Il y a beaucoup d'accidents de travail, la moyenne est de 10 o/o. (p. 50.)

A la mine de lignite Atzendorf, où l'effectif est de cinquante Français, on exige des prisonniers travaillant seuls, vingt-cinq waggonnets de lignite par jour. « Les prisonniers qui ne font pas le nombre de wagons fixé par jour, ne touchent pas de soupe lorsqu'ils remontent de la mine. » (p. 51.)

D'après l'aveu du directeur, 40 o/o des prisonniers ont dû être évacués de la mine pour maladie et faiblesse (mine visitée le 20 avril 1916). Pour aller à la consultation médicale, il faut l'autorisation du sous-officier, commandant du camp. (p. 52.)

A la mine de pyrite de fer de Sicilia, Sachtleben, l'effectif est de quatre cent

quatre-vingt-sept Français et Russes. « Les affections les plus fréquentes sont des anémies, des maladies des voies respiratoires et des accidents de travail. Le dernier prisonnier arrivé à la mine porte le numéro 852, ce qui prouve, étant donné le chiffre actuel de quatre cent quatre-vingt-sept prisonniers, que trois cent soixante-cinq hommes ont déjà dû être évacués de la mine pour faiblesse, débilité, maladie, accidents et incapacité de travail. » (p. 55.)

Comment sont traités les prisonniers dans les chantiers de travail ? Il est presque impossible de savoir exactement ce qui se passe. Les prisonniers ne peuvent pas s'expliquer librement et MM. Blanchod et Speiser, qui ont reçu un certain nombre de plaintes, ne semblent pas avoir pu approfondir la question, excepté sur les traitements subis dans la mine de potasse de Rotenfeld-Hesslingen, au sujet desquels ils ont remis un mémoire au ministère de la Guerre allemand, à la suite d'une longue enquête. (p. 53.)

Les chantiers sont, selon leur importance, sous la surveillance d'un ou plusieurs sous-officiers, ou même sous celle de sim-

ples sentinelles. Le contrôle officiel semble donc bien illusoire, et les nombreuses plaintes que j'ai reçues de prisonniers pouvant s'exprimer en toute liberté autorisent les pires suppositions.

J'attire, à ce sujet, l'attention sur les témoignages de : PETIT (Charles), usine à Bockum; LAINÉ (Emile), usine à Kummersbach; MÉTRA (Paul), usines de Neumühl; LEWINE (Charles), camp de discipline de Hammelburg; LE SOUCHU (Raymond), usine Müncheberg; MARTIN (Francis), usine de Salzdetfurth; THÉAUD (Lucien), camp de Meyenburg; GUINET (Louis), camp de Meyenburg; BUISSET (Adrien), camp de Meyenburg; BRASSAUD (Pierre), usine de munitions, près Wittenberg; DAVOINE (Henri), mine de fer; DARCHIS (Henri), fours à coke de Gladbach et usine à Staumühl. NEVEUX (Bertin), usines de houille de Gelsenkirchen; POIX (Eugène), mines de houille et marais de Halverde. (I).

Les conditions de logement et de nour-

(1) Pour tous ces témoignages, se reporter aux pages 65, 71, 74, 75, 83, 92, 93, 99, 102, 110, 111, 118, 119, 125 du présent volume.

riture, dans les chantiers de travail, varient évidemment beaucoup, selon l'importance du chantier, la surveillance, la rapacité, ou l'esprit humanitaire de la direction. J'ai reçu un certain nombre de plaintes concernant le logement, le couchage et la nourriture, qui est toujours décrite comme mauvaise et insuffisante, mais qui, d'après MM. Blanchod et Speiser, est meilleure que dans les grands camps. Les copeaux des couchettes ou la paille ne sont pas renouvelés assez souvent ; les installations d'eau souvent insuffisantes, les locaux de punition, noirs, mal aérés, l'obligation de coucher sur le sol nu ou sur les pavés, excessivement pénible.

CONCLUSIONS

Je pense qu'il est permis de conclure, de tous les rapports et documents qui précèdent, que l'organisation et l'utilisation des prisonniers de guerre en Allemagne, constituent une tache ineffaçable sur l'honneur du gouvernement de ce pays.

L'internement des prisonniers a passé par deux phases bien distinctes. C'est d'abord l'imprévoyance, le manque d'organisation, l'indifférence cruelle envers les vaincus, au début de la guerre ; c'est l'égoïsme féroce et orgueilleux des vainqueurs, qui ne craignent pas les représailles.

A cette période, on entassait les prisonniers par dizaine de milliers dans les camps, où rien n'était organisé pour les recevoir. A Munster, à Gottingen, à Cassel, ils couchaient sur la terre nue, jusqu'au mois de janvier 1915. L'eau manquait, les cuisines étaient rudimentaires. Il n'y avait aucune organisation sanitaire.

C'est l'époque des grandes épidémies de typhus, décrites par plusieurs des hommes

interrogés, bien exposées au point de vue médical dans les rapports des docteurs prisonniers, dont nous venons de produire de nombreux extraits. C'est l'époque des punitions corporelles, sur lesquelles je ne veux pas revenir ici, mais dont on trouvera les tristes et concordants détails dans les dépositions des prisonniers. C'est la discipline féroce, où un coup de baïonnette est donné pour une vétille, pour avoir franchi un fil de fer à l'intérieur du camp, pour ne pas s'être arrêté sur un ordre, peut-être mal compris, pour ne pas s'être avancé assez vite ; l'époque des coups de crosse, de gourdin, de plat de sabre.

Cette période a duré jusqu'au milieu de l'année 1915. On s'est alors aperçu qu'on ne lèse pas impunément tous les principes d'humanité. On s'est rappelé que l'Allemagne se targuait, avant la guerre, d'être le pays de l'ordre et de l'organisation, et — les revers sur les champs de bataille aidant — on a compris qu'il fallait changer de système.

Pour jeter de la poudre aux yeux, on organise sanitairesment ces camps, de manière à pouvoir les montrer comme des mo-

dèles d'organisation. Malheureusement, le souvenir des souffrances passées ne s'efface pas au gré du bourreau, et même si la mémoire des douleurs s'estompe, l'organisme est touché. Les hommes affaiblis n'ont plus de résistance envers les différentes maladies chroniques, qui les guettent.

« En même temps que l'administration allemande améliorait les camps d'internement, elle commençait à se rendre compte des avantages qu'il y avait à tirer de l'utilisation de l'immense main-d'œuvre prisonnière dont l'Allemagne dispose actuellement et des bénéfiques énormes que l'industrie allemande en tirerait. (1)

Le résultat fut la constitution des chantiers de travail, et on les organisait par petits paquets, de manière à les soustraire à tout contrôle étranger.

Y a-t-il espoir que le gouvernement allemand se trouve obligé d'améliorer les conditions des prisonniers dans les chantiers de travail ? C'est peu probable, car il faudrait, pour cela, qu'il s'y sentît forcé,

(1) Les chiffres officiels allemands indiquent plus d'un million de prisonniers russes et plus de 500.000 Français (civils et militaires).

ou qu'il craignît des représailles de la part des pays alliés, ou que l'indignation publique dans les pays neutres devînt tellement violente, qu'elle pût influencer le gouvernement allemand. Un tel mouvement d'indignation ne se dessine même pas à l'heure, qu'il est, et pour la bonne raison, qu'on connaît à peine, à l'étranger, l'existence des chantiers de travail, et qu'on ignore tout de leur fonctionnement scandaleux.

L'imagination, les sentiments de pitié de l'humanité ont déjà été tellement révoltés, si souvent mis à contibution par les souffrances sans nom, la somme énorme d'affliction, de malheurs, qui s'est dépensée sur les champs de bataille et parmi les populations éprouvées, que notre sensibilité est devenue comme hébétée, et que nous éprouvons une certaine difficulté à nous émouvoir sur le sort de ceux qui échappent à la mort. La captivité, mais c'est encore la vie, malgré toutes les souffrances qu'elle entraîne, c'est l'espoir de renaître, c'est la possibilité de recommencer son existence.

Et pourtant, celui dont l'imagination

et la pitié sont assez vives pour se représenter ce que c'est que l'existence d'un prisonnier employé au fond d'une mine, ou dans les marais à tourbe, ne peut pas éviter de se sentir ému.

Qu'on se représente la dureté du travail, l'isolement, la monotonie d'existence du prisonnier, talonné du matin au soir pour accomplir la tâche imposée, l'obligation de remplir le nombre de wagonnets exigé pour ne pas avoir, la nuit venue, à se coucher le ventre creux !

Et comment est couché le prisonnier ? Le pire forçat a son lit. Bien misérable et bien malheureux doit être celui qui ne dispose pas d'un matelas, de couvertures suffisantes. Le prisonnier, lui, n'a pas de lit. Sur un sac de copeaux ou une maigre couche de paille, il grelotte et s'endort de fatigue sous une couverture légère (1). Et, le lendemain, il recommence le travail, remplissant les wagonnets, trimant comme une bête de somme, dans l'espoir de gagner son

(1) Aux autres souffrances des prisonniers français s'ajoutent la différence du climat et les froids rigoureux en Allemagne, auxquels les soldats français ne sont pas habitués, contre lesquels ils ne peuvent se défendre et qui sont cause de nombreuses maladies.

bol de soupe. Il n'aura même pas cette seule consolation d'éveiller la pitié des autres, de ceux de son pays, puisqu'ils ignorent tout de sa vraie situation.

Son espoir de sortir vivant de sa géôle est bien minime, car il sait que la guerre dure, il sait que, s'il a résisté un an à ces tourments, il ne supportera peut-être pas encore une autre année de cette existence, d'où il sortira cassé, marqué pour le restant de sa vie.

Les souffrances morales pour les hommes cultivés sont peut-être plus affreuses que les souffrances physiques. Le prisonnier travaille sous la botte de ces brutes, dont la lâcheté se réjouit de faire souffrir des hommes sans défense. La rage au cœur, il est obligé de se taire, de tout souffrir, et il sait que tous ses efforts ne profitent qu'à ses ennemis mortels.

Réellement, il faut que la race germanique soit bien sûre d'elle-même, ou bien convaincue de la brièveté de la mémoire des hommes, pour ne pas craindre la vengeance.



LES CONSÉQUENCES



LES CONSÉQUENCES

La politique de destruction voulue et préméditée des contrées françaises envahies, et qui s'est manifestée dès le commencement de la guerre sous les auspices et sur les ordres du haut commandement allemand, cette politique est la même, qui a décidé du traitement des prisonniers civils et militaires internés en Allemagne.

S'ils l'avaient osé, ils auraient achevé tous les blessés, ils auraient fait fusiller tous ceux qui étaient pris vivants.

Mais ils ont trouvé mieux. Experte en bactériologie et en pathologie, l'Allemagne s'est dit : Sauvons les apparences, ne tuons pas brutalement ces gens, qui pourtant nous gênent, mais dont nous ne pouvons nous débarrasser décemment par une suppression brusque. Gardons-les, nourrissons-les juste assez pour qu'ils ne crèvent pas de suite ; faisons-les travailler dans des conditions qui les débilitent. Nous ne perdons rien pour attendre. Cette race de Français est dégénérée, ils sont tous tuber-

culeux, laissons se développer la maladie, ne faisons rien pour les empêcher de se contagionner les uns les autres, et, si nous sommes obligés de les renvoyer encore vivants dans leur pays, le mal ne sera pas grand. Ils répandront la contagion parmi les leurs ; cela fera d'autant plus de place pour nous quand, après la guerre, il s'agira de renouer à nouveau des liens amicaux avec ces Français superficiels, qui ne nous ont jamais compris, qui ne semblent pas savoir que la vie sans guerre déclarée, c'est encore et toujours la guerre, sous une autre forme, où il faut savoir profiter de toutes les faiblesses de l'adversaire.

Un tel plan semblait peut-être monstrueux avant 1914. Actuellement, *on sait* qu'il est exact (1).

On sait que les ordres ont été donnés pour achever les blessés (2).

On sait qu'ils ont mis les femmes et les

(1) L'ensemble des dépositions, des rapports médicaux en prouvent la véracité, et ce n'est que la tournure malheureuse qu'a prise la guerre pour les Allemands, qui en a empêché l'exécution.

(2) Les preuves de cette atrocité sont nombreuses. On a trouvé sur des soldats allemands, des ordres précis à ce sujet. Nous publions, à la page 60, le rapport du médecin-major Chou, signalant les massacres de prisonniers et infirmiers, à Ethe, le 22 août 1914 (inédit).

enfants devant leurs lignes pour empêcher nos soldats de tirer (1).

On sait que la guerre n'a été commencée que dans un but de rapines et de brigandage.

Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que ces hommes essaient de se débarrasser de leurs adversaires par un moyen commode et hypocrite, qui consiste à faciliter l'éclosion des maladies contagieuses dans une population ennemie ?

Il est bien certain que telle a été l'idée dirigeante dans le traitement des prisonniers de guerre. Affaiblissement progressif par nourriture immangeable, aucune séparation sérieuse des malades et des bien portants, travaux et punitions excessifs (2).

Actuellement, le procédé continue, mais

(1) De nombreux témoignages de soldats le prouvent. Mais ce n'est qu'après la guerre qu'ils pourront être publiés.

Les enlèvements de femmes, de jeunes filles et d'adolescents, des villes du Nord de la France, et qui ont eu lieu dans les derniers six mois, prouvent que rien n'a été changé dans les méthodes allemandes.

(2) L'insuffisance et l'incapacité du service médical sont notées dans différentes dépositions. Le rapport du docteur Monsaingeon constate « que le médecin en chef du camp de Güstrow, qui comptait 20.000 prisonniers de toutes nationalités, était un étudiant en médecine, nommé Dekker, dont la valeur médicale était plus qu'insuffisante, dont le talent d'organisation était nul, et dont la valeur morale était fort douteuse. » Et il ajoute : « Il est scandaleux que le gouvernement allemand ait, pendant des mois, laissé la vie de milliers de prisonniers aux mains d'un incapable. » (page 26.)

plus caché. Les camps « à exhibition » semblent à l'abri de soupçons graves, mais que se passe-t-il derrière les coulisses ? Dans les chantiers de travail, c'est un sous-officier qui est juge de l'état de santé des hommes. C'est son bon vouloir qui décide du sort d'un malade, et il ne faut pas oublier qu'un homme renvoyé pour maladie, c'est une valeur qui disparaît, c'est tant et tant de marks perdus pour la patrie allemande, et qui auraient été gagnés sur les salaires habituels.

Il faut avoir vu dans quel état l'Allemagne renvoie les tuberculeux qu'elle consent à évacuer directement sur la France. On n'imagine rien de plus navrant, que la vue des malades hospitalisés à Lyon, dans l'ancien couvent des Maristes, où les grandes salles sont pleines de mourants, lit à lit. Dans les yeux de tous, on voit la certitude de la mort prochaine, nombre d'entre eux arrivent morts, achevés par le transport en chemin de fer.

On a pu voir par les rapports des docteurs Lesieur (p. 40) et Chon (p. 58) avec quelle négligence, on dirait préméditée, les Allemands assuraient la nourriture et l'iso-

lement des prisonniers atteints de tuberculose. D'autre part, un rapport français sur l'alimentation dans les camps, dit ceci : « Les preuves de l'insuffisance et de la mauvaise qualité de la nourriture dans les camps d'internement abondent, et tout prouve que les autorités allemandes se sont jugées quittes de leurs obligations envers les prisonniers, en leur fournissant le strict nécessaire, pour ne pas les laisser mourir de faim, et il est certain que l'état « de misère physiologique » créé par cette alimentation, est devenu la cause de ces véritables épidémies de tuberculose, signalées non seulement par les médecins français prisonniers, mais même par les médecins allemands, et qui ont sévi notamment à Holzminden, Meyenburg, Sennelager et Darmstadt. »

Les Allemands, bien entendu, ont essayé de donner une toute autre explication. Pour eux, la population française a une disposition naturelle à la tuberculose, et ils prétendent qu'un grand nombre de soldats français sont déjà contaminés en entrant dans l'armée. La résistance de la race latine envers la tuberculose serait, selon eux, inférieure à celle de la race germanique. C'est

la théorie de la dégénérescence de la race française dans toute sa beauté.

Il est facile de réfuter cette explication. Il suffit de rappeler que les statistiques de mortalité par tuberculose, avant la guerre, donnent sensiblement les mêmes chiffres dans tous les pays belligérants. Il suffit également de rappeler, qu'au moins 60 o/o de la population mâle, dans tous les pays européens, portent des traces de tuberculose pulmonaire, soit sous forme de cicatrices ou dépôts glandulaires, soit sous forme de tuberculose torpide. Les données bactériologiques modernes prouvent également que les germes de cette maladie peuvent se développer à nouveau, même après de nombreuses années, quand une occasion favorable se présente, soit à la suite d'une maladie intercurrente, soit d'un affaiblissement général par nutrition défectueuse.

La fréquence de la tuberculose, parmi les prisonniers français, peut donc s'expliquer pour des raisons toutes autres que celles indiquées par les Allemands. On les trouvera dans la présente enquête. Le traitement des prisonniers allemands en France est tellement différent que le petit nombre de ma-

lades constaté ici peut servir de contre-épreuve de ce que nous venons d'affirmer : que la fréquence de la tuberculose est en raison des conditions défectueuses d'hygiène et de nutrition dans lesquelles ont vécu les hommes en observation.

Quel sera l'état de santé des prisonniers qui reverront leur pays après la guerre ? Malheureusement les pires pressentiments se trouveront justifiés à cet égard.

Pour les tuberculeux seulement, il faut prévoir qu'il en reviendra de 30 à 50.000. Comment les soigner, comment les héberger ? Si tous ceux chez qui la maladie n'est pas arrivée à son état contagieux, peuvent être soignés dans leur famille, les autres, les porteurs de cavernes, les fébricitants, doivent pouvoir trouver asile dans des sanatoria publics, si non on risquera une éclosion formidable de tuberculose sur tout le territoire.

Le problème est angoissant et réclame une étude approfondie, qu'il n'est pas trop tôt de commencer actuellement.

Il va de soi que la construction de sanatoria en briques ou pierres, pour loger tant

de milliers de malades, ne peut être réalisée qu'à un prix tellement élevé qu'il faut y renoncer. Mais il est possible de trouver une autre solution du problème.

Il existe, en Amérique et en Angleterre, des sanatoria, construits d'après le système des baraquements et tentes admirablement bien compris, et revenant à un prix modique. L'aménagement de ces constructions légères permet de les chauffer et de les aérer de manière parfaite et de donner aux malades la cure de repos en plein air, et sans abri, dont ils auront tant besoin.

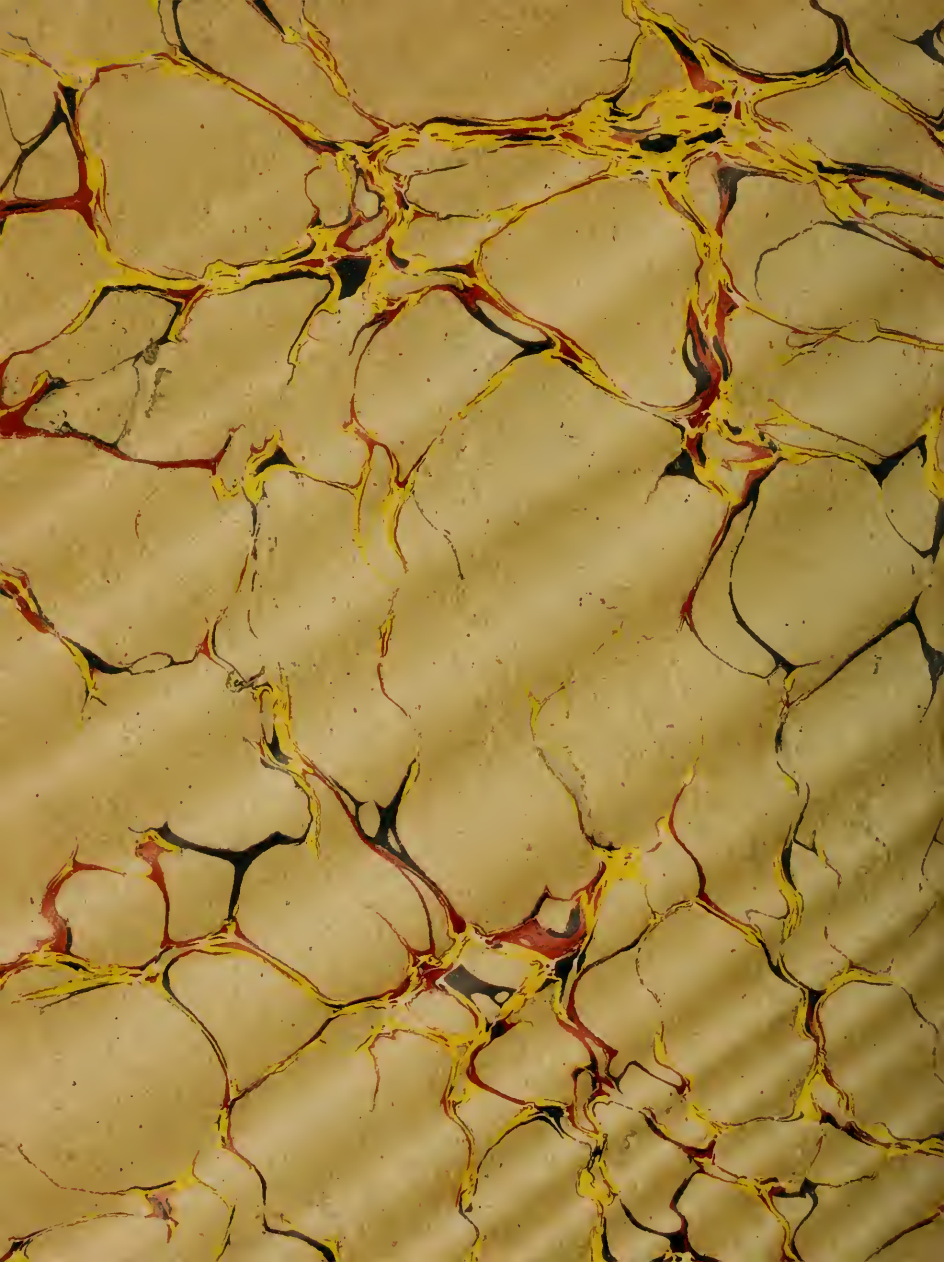
Cela sera d'autant plus facile que les constructions se trouvent déjà toutes prêtes à fonctionner, après la guerre, quand les prisonniers allemands seront partis. Il suffit d'y faire les aménagements hygiéniques et autres, nécessités par leur nouvel emploi.

En commençant à temps une telle organisation, les pays en guerre avec l'Allemagne se trouveront prêts pour la lutte après-guerre, pour sauver ce qui peut être sauvé des existences rendues au pays, pour guérir une partie des blessures reçues, pour contrecarrer les plans allemands de destruction, d'anéantissement des populations éprouvées.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface du D ^r LETULLE.	1
Introduction.	7
Témoignages de médecins français revenus de captivité en Allemagne	17
Extrait du Rapport du D ^r Monsaingeon	17
Rapport du D ^r David (Alphonse)	27
Extrait du Rapport du D ^r Lesieur.	39
Extrait du Rapport du D ^r Fromont.	42
Autres témoignages	44
Extrait du Rapport du D ^r Chon.	53
Témoignages de prisonniers français internés en Suisse depuis le mois de Février 1916.	65
Rapport du Lieutenant Lapouge	127
Camps de "parade", camps de représailles et chantiers de travail	147
Conclusions.	159
Les Conséquences.	167

Imp. L. BELLENAND. — Fontenay-aux-Roses. — 25.912



144999

HMod.

C5559t

J.
Author Christras, de

titre. Le traitement des prisonniers français...

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

